

# le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colenies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

hebdomadaire  
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL  
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :  
Belgique . . . . . 45 frs.  
Congo . . . . . 60 frs.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 frs.  
C. Ch. Post. 2883-74

Quand le peuple bouge !...

## CHEMISES bleues au pays noir

Les couleurs jouent un grand rôle dans la politique d'aujourd'hui, et aussi... les chemises ! Les chemises noires et les chemises brunes sont entrées dans l'histoire. D'autres couleurs couvrent déjà le monde et nos provinces mêmes les voient poindre partout : jocistes, communistes, verdinasos, socialistes arborent des tenues diversement colorées.

Quelle couleur jouez-vous ?  
Le 4 juin, le pays noir a misé sur le bleu.

× × ×

Farciennes, ce jour-là, Farciennes, cité rurale et ouvrière, recevait les Jeunes Gardes Socialistes.

Farciennes !  
Le nom vous en était presque inconnu. La gare minuscule, vous ne l'avez point nommée si d'aventure vous l'avez franchie dans l'express Paris-Liège. Et le visage même de la cité, à peine l'avez-vous découvert s'il vous advint de prendre place, un jour, dans l'omnibus tranquille qui joint Namur à Charleroi.

Pourtant Farciennes existe, Farciennes a sa place dans les horaires et dans les annuaires ; Farciennes est sur la carte ; et depuis Pentecôte 1933 Farciennes est dans le cœur des vingt ou trente mille citoyens qui sont venus à elle.

× × ×

Ils sont venus parce que les Jeunes Gardes Socialistes y manifestaient à un moment de l'histoire où il importe de manifester, où las de dire et de penser ce qu'il faut et ce qu'il ne faut plus, où désespéré de la misère du monde, où fort de sa force et de son droit, l'homme qui travaille, l'homme qui a un cerveau et qui a des bras, celui surtout qui a un cœur, ne peut plus se taire ni rester calme, mais se dresse malgré lui, se sent malgré lui se dresser, et de toute sa puissance d'homme, de toute sa volonté, le voici qui parle et qui hurle son épouvante et sa colère.

Et se peut-il qu'il en aille autrement ? Vraiment pouvez-vous demeurer insensibles à tant de cruauté qu'on déverse dans le monde, aux trahisons qui s'accumulent, aux déchaînements monstrueux de bassesse et de bestialité, à tout ce qui fait le régime d'aujourd'hui, si indigne et si misérable qu'on ne sait plus vraiment de quels mots il faut user encore pour accabler les responsables et leurs légions de chiens-couchants. En vérité, les mots ne sont plus assez forts ; ce sont les actes qu'on attend.

C'est bien cela qu'éprouvaient les manifestants de Farciennes dont les mots d'ordre étaient : Pour plus de justice ! Pour le travail-roi ! Plus jamais de guerre ! mots d'ordre mille fois repris en chœur et scandés du cri de ralliement des Jeunes Gardes Socialistes : J. G. S. ! J. G. S. ! J. G. S. !

× × ×

Admirable jeunesse que celle-là venue de toutes les provinces, et même de France, et même d'Allemagne — malgré Hitler et ses consignes — pour affirmer sa volonté de renforcer la lutte contre les pouvoirs malsains de l'heure présente ; jeunesse volontaire, jeunesse de travailleurs, aux bras solides malgré les joues creuses, aux regards fiers malgré les avanies inhérentes au régime ; jeunesse inépoussable qui défila une heure durant dans un tumulte de chants et de fanfares, sous un ciel d'apothéose, dans un soleil étourdissant qui faisait des bannières rouges et des drapeaux autant de flammes incendiaires.

(Suite en 6<sup>e</sup> page.)

Pierre FONTAINE.

## Pacifistes ! Alerte ! Libérez Hem Day et Champion !



Nos lecteurs ont pu suivre depuis le 8 mars, date à laquelle nos amis Hem Day et Léo Champion renvoyèrent au ministre de la Défense Nationale leurs livrets militaires accompagnés d'une lettre cinglante, jusqu'à mercredi dernier où nous annoncions l'arrestation d'Hem Day, les péripéties d'une lutte appelée à prendre une ampleur que quelques-uns sont loin de désirer.

Comme on l'annonçait ici-même, Léo Champion s'est constitué prisonnier aussitôt, voulant témoigner ainsi de son entière solidarité avec son camarade.

Et voici, une fois de plus, deux honnêtes hommes écroués comme des malfaiteurs dangereux. Deux hommes dont j'ai pu apprécier la noblesse de caractère et le grand courage, incarcérés comme des criminels.

L'autorité militaire ne pouvait mieux démontrer que, même dix ans après avoir accompli le service armé, nous n'avons pas le droit de penser ou d'agir en dehors d'elle, que tous tant que nous sommes qui combattons la guerre et ses causes ne devons nous considérer qu'en liberté provisoire. Voilà le précédent qu'on veut créer et qui, conjugué avec les lois scélérates du Foutriquet que l'on connaît, permettra de jeter dans les basses-fosses tous ceux qui déclarent qu'ils ne consentiront pas à se laisser assassiner au bénéfice de quelques banquiers-charognards.

Voilà le premier enseignement que nous apportent ces deux arrestations.

Un autre aspect nous est révélé par le communiqué dans l'Officiel du Soir qui annonce l'arrestation du déserteur Hem Day. Nos amis, pour n'avoir pas répondu à l'ordre de rap-

pel par mesures disciplinaires dans le délai prescrit seront donc inculpés de désertion !

Si le fait d'avoir exigé ce rappel apparaît déjà comme un acte arbitraire, l'inculpation de désertion est, elle, d'une rare canaillerie. Quoi ! ces deux hommes ont un domicile légal, ils sont connus, ils ne se cachent pas, ils parlent à la Tribune libre Le Rouge et le Noir où la police envoie régulièrement de discrets observateurs... Et l'on parle de désertion !

En France où de nombreux cas identiques se présentent ces temps-ci, on se borne à faire arrêter ceux qui ont renvoyé leur livret militaire et à leur infliger quatre jours de prison. Ici, on veut, contre toute légalité, appliquer une peine pouvant atteindre de nombreux mois, voire des années d'incarcération.

Et c'est là que réside la canaillerie !

L'autorité militaire veut briser deux pacifistes militants qui la gênent. Elle veut sévir si cruellement que ceux qui mènent campagne contre la guerre et ceux qui en vivent, soient frappés de crainte.

Un ministre qui a dû encaisser les deux lettres de nos amis comme autant de soufflets sur sa face bouffie de politicien parvenu — (parvenu... mais dans quel état !) — a aujourd'hui les deux rebelles à sa merci.

On se venge comme on peut. Les insolents qui ont osé rappeler à Jean-Fesse-Devèze qu'il fut jadis un libre-penseur et n'est plus qu'un sombre cafard à cervelle de sous-off rengagé payeront cher leur audace... Crac,



servitudes aussi avilissantes que celles au service militaire ; et à mes côtés vendront se joindre tout ce que ce XX<sup>e</sup> siècle a encore d'esprits libres et indépendants, pour flétrir la bassesse de votre acte.

Je m'attendais à être arrêté d'un moment à l'autre. C'est chose faite, et me voici au pouvoir de ceux qui s'agenouillent devant ces dieux et maîtres que je nie et rejette, comme un passé moyen-âgeux, qui entrave le libre développement de nos sociétés, vers un mieux-être plus équitable et plus fraternel.

Les murs des prisons, Monsieur, n'ont jamais empêché un individu de garder l'idéal qui n'a cessé d'animer sa vie, depuis que consciemment il a pris la responsabilité de ses pensées et de ses gestes.

Mes convictions et mes aspirations intimes ne peuvent m'être enlevées et vos agissements ne sauraient avoir aucune prise si ce n'est que fortifier en moi le désir d'être et de rester un homme libre.

Prenez donc vos responsabilités, comme je prends les miennes, devant mes frères, les hommes.

HEM DAY.

CE SOIR, A LA TRIBUNE en la SALLE DES HUIT HEURES 11, place Fontaines, Notre collaborateur MIL ZANKIN ouvrira le débat sur :

Comment on prépare LA GUERRE et comment l'empêcher ?

Voir programme en page 6.



dedans ! serognenieu. Rappel par mesures disciplinaires ! Désertion ! Condamnez-moi ça ! Ecrasez-moi ça !

Tout doux, M. Devèze. Hem Day et Champion ne sont pas isolés. Leur procès, je vous le promets, sera un grand procès. Un procès comme on en voit rarement en ce pays. L'élite de la pensée mondiale sera à la barre pour témoigner où se trouvent les hommes courageux et les pleutres, M. Devèze. Et comme nous savons que vous et vos officiers de conseils de guerre vous vous foutez de la pensée et de l'élite comme de vos premières opinions libérales et que l'avis du caporal-chef des corvées de vidange vous est plus précieux que l'opinion d'Einstein ou de Romain Rolland, nous ferons notre possible afin que ce procès ne passe pas inaperçu. Nos amis à l'étranger nous y aideront et feront la publicité nécessaire à ce pays où triomphe le plus bas caporalisme, ou Das Militär non content de saigner la nation, prétend encore la soumettre à son imbécile pouvoir.

Notre action ne se bornera pas là, M. Devèze. Dès à présent, nous faisons appel à tous les pacifistes du monde afin qu'ils informent leur pays de l'odieuse attitude du gouvernement belge et dénoncent comme une vile hypocrisie la légende de la « petite Belgique pacifique ».

Nous appelons tous les pacifistes belges à s'unir en vue du grand combat à mener.

Pour la libération immédiate d'Hem Day et Champion !

Pour la libération immédiate de tous les objecteurs conscience !

Contre le militarisme !

Contre la guerre !

AVEC NOUS DANS LA LUTTE !

MIL ZANKIN.

## L'HOMME qui n'adhère à rien

par A.-G. Ayguesparse

Dans son numéro du 3 juin dernier, Rex, à la demande de Panaït Istrati, publie une lettre dans laquelle celui-ci étale, une fois de plus, ses rancœurs d'homme de lettres et la déchéance définitive de ses sentiments révolutionnaires.

Nous avons, jusqu'ici — ceux qui nous lisent peuvent en témoigner — fait le silence sur les agissements de l'auteur Kyra Kyralina. C'est que, malgré tout, nous ne pouvions pas nous résoudre à mépriser pour de bon l'admirable contour de la Présentation des Haidoucs. Puisqu'aussi bien, Panaït Istrati et ses nouveaux amis mettent Le Rouge et le Noir en cause, il serait insensé de notre part de nous taire plus longtemps à propos d'une affaire qui ne peut tourner qu'à la confusion de nos contradicteurs.

Notre réponse s'adressera tantôt à Rex, tantôt à Panaït Istrati. Chacun y retrouvera ce qui lui revient.

\*\*\*

Il est des hommes qui, toutes forces usées, trahissent pour faire une fin. Ceux-là, si leur nom continue à vivre obscurément dans notre cœur, c'est qu'ils ont eu, leur dévouement, leur courage sont plus grands que leur reniement. Panaït Istrati ne mérite ni cette indulgence, ni cet honneur.

Il a trahi la révolution soviétique. Soit. Il a trahi tous ses amis littéraires et politiques d'hier, aujourd'hui complices, dit-il, du vaste mensonge communiste. Soit. Mais ce que je ne puis pardonner à Panaït Istrati, qui écrit son Mikhaïl sur les thèmes de l'amitié, c'est qu'il ait trahi son meilleur ami : Christian Rakowsky, la plus pure figure du mouvement révolutionnaire à qui, selon ses propres aveux, il était lié par une amitié longue de vingt-trois ans. L'en donne la preuve ici :

Dans le n° 2 de Monde (16 juin 1928), Panaït Istrati faisait paraître ses premières notes d'un Vagabond du monde consacrées à son équipage en U. R. S. S. et écrivait ceci, à propos de Rakowsky :

Depuis, il n'a pas cessé une minute d'être notre intraitable et incorruptible chef, jusqu'à la bocherie mondiale quand, arrêté à Jassy, les moujiks révolutionnaires de l'armée tsariste le sortirent en triomphe de sa prison. Depuis, et en dépit de nos fréquentes divergences de vues, je n'ai pas cessé de l'aimer tendrement, de près ou de loin.

C'est écrit d'Odessa, en mars 1928. De la même ville, le 21 du même mois de la même année 1928, Panaït Istrati écrit à Barbusse :

Une prière (très sérieuse) :

Roland m'écrit : des lettres de Russie à l'organe nouveau (lequel ?) de la minorité communiste française à Paris, se servent de vous, de votre nom et de vos confidences (?) contre le gouvernement staliniste. Elles vous opposent, en ceci, à Barbusse dont elles parlent très injurieusement.

Je suis révolté, continue Istrati, et prêt à rompre mes liens les plus affectueux avec le seul « trotskyste » qui est mon ami intime (Rakowsky), si l'opposition me mêle d'une façon si dégoûtante à sa sale besogne.

Aujourd'hui, Rakowsky est mort en exil sans qu'une seule de ses paroles puisse être tournée contre la révolution.

Aujourd'hui, Panaït Istrati écrit tranquillement dans Rex :

Je salue ici, encore une fois, tous les hommes libres, et je remercie du fond de mon âme tous ceux, innombrables, qui m'écrivent des lettres dont la sincérité fait toute la valeur de ma vie d'aujourd'hui, Ceux-là

(Suite en page 6.)

savent que l'homme qui n'adhère à rien ne les trahira jamais.

★

1927-1928. Panaït Istrati passe seize mois en U. R. S. S. Il fait paraître dans la presse communiste officielle des lettres enthousiastes célébrant l'effort et les bienfaits de la révolution russe. Il proclame avec ostentation son attachement total à l'œuvre des Soviets. Et son ostentation se fait d'autant plus grande que l'attitude des pouvoirs soviétiques lui semble indifférente. C'est alors qu'il trahit Rakowsky, Un mois plus tard (le 16 mai exactement), de Moscou, il fait la déclaration suivante à laquelle il donne la force d'un testament définitif :

Je suis l'homme le plus désintéressé du monde, cela, personne ne pourra me le contester. Je ne cherche pas à faire fortune et toutes les fortunes me répugnent. Je déclare mon œuvre tout entière, celle qu'on voit aujourd'hui et celle qui suivra, la propriété exclusive du Parti communiste russe, aussi longtemps qu'il sera ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire régnant les destinées de l'U. R. S. S. sous le contrôle de la masse prolétarienne.

Tout ce que je gagne, je le dépense ici. Je ne possède aucun bien et n'en posséderai jamais.

Écœuré du régime capitaliste et de tous ceux qui hésitent encore à le répudier publiquement, fussent-ils mes amis les plus chers; navré de voir combien peu nombreux sont les hommes qui adhèrent ouvertement à la cause prolétarienne, constructive et pacifiste, telle que tout homme de bonne foi peut la voir agissant dans l'U. R. S. S., et désireux d'en finir avec une attitude qui prête au doute, je déclare ici que je me considère comme membre actif de la troisième Internationale communiste, décidé à lui consacrer le reste de mes forces.

L'homme le plus désintéressé au monde touche là-bas, en un an, deux cent soixante mille francs en dollars. Pendant tout son séjour, il voyage gratuitement (ainsi que les trois personnes qui l'accompagnent), en Russie, en Ukraine et dans le Caucase. Puis il rentre en France (Je ne viens plus en France, déclarait-il en mai 1928) et n'a rien de plus pressé que de donner à Frédéric Lefèvre, qui le fait paraître dans Les Nouvelles Littéraires, une interview qui sent le roussi. Interrogé par Habaru, il se dédit dans Monde (2 mars 1929). Puis, sous prétexte de défendre Victor Serge, il publie dans Vers l'autre flamme, une série d'attaques contre l'U. R. S. S., dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles ne mettent l'accent que sur les manques et les erreurs du communisme russe.

A partir de ce jour, Panaït Istrati, à propos de tout et de rien, multiplie ses manifestations tapageuses. C'est un damné qui ne sait plus à quel saint se vouer.

Dès lors, une chose est certaine. Entre cet homme et la révolution, il n'est plus d'accord possible. Christian Rakowsky ne croyait pas si bien dire lorsqu'en 1912, dénonçant l'activité de Panaït Istrati, il déclarait à la tribune du congrès socialiste roumain que le sentimentalisme est un danger pour le mouvement révolutionnaire. Cette déclaration éclaira brutalement toute la tragédie individuelle de Panaït Istrati.

Cette tragédie, il en joue le dernier acte au long des quinze pages qui ouvrent La maison Thüringer. Tout ce qu'il y a de grand et d'odieux chez Istrati, ce mélange d'effusions fraternelles, de redondances et de fausse humilité, on le retrouve là, exacerbé par la maladie, le dégoût, la nostalgie des camaraderies détruites. Aspect négateur d'un mysticisme qui, dans ce monde fermé, ne trouve sa délivrance que dans une manière de nihilisme maladif qui aboutit à ce cri plus absurde, plus dangereux que jamais : « Vive l'homme qui n'adhère à rien ».

★

Le même mouvement qui porta Panaït Istrati à écrire, alors qu'il était en U. R. S. S., des choses de cette farine-ci : Non, je ne suis pas venu en Russie pour augmenter ses ennemis, mais pour la servir sincèrement et de la façon la plus désintéressée en servant ma classe et la révolution (mars 1928), le porte aujourd'hui à écrire à Rex une lettre qui veut être dure pour Le Rouge et le Noir et qui ne réussit qu'à être inepte.

Inepte, quand elle affirme que Le Rouge et le Noir est une certaine revue communiste.

Inepte encore, et combien, quand elle nous reproche d'avoir fait le silence sur l'affaire Victor Serge.

Panaït Istrati qui ne connaît pas mieux Le Rouge et le Noir qu'il ne connaît sans doute Rex, ignore que nous sommes le premier journal belge qui, par deux reprises, s'est élevé contre l'arrestation et la déten-

tion de Victor Serge : une première fois, dans son courrier du 3 mai faisant sienne la protestation du Cercle communiste démocratique; une seconde fois, le 24 mai, en reproduisant l'appel qui parut dans le numéro de mai de la revue Esprit du Temps. Naturellement Panaït Istrati ignore aussi que Le Rouge et le Noir est le seul journal littéraire belge qui ait défendu la mémoire de son ancien ami Rakowsky lorsque celui-ci mourut.

Mais Panaït Istrati venait d'écrire son petit papier pour Rex lorsqu'il fut mis à mal, dans les rues de Bucarest, par les amis antisémites de Rex. On conviendra que la leçon n'est pas trop mauvaise. Au moment où Panaït Istrati se refuse à tout et tourne le dos à la révolution, les fascistes roumains lui rappellent, à leur manière, que la lutte des classes n'est pas une fantaisie philosophique.

Il faut en tirer cette double morale : d'abord, comme chacun le sait, qu'un bienfait n'est jamais perdu. Ensuite, que la Providence — c'est, je crois, ainsi que dans les colonnes de Rex on appelle les hasards du ciel — que la Providence a, cette fois, bien fait les choses.

A.-C. AYGUESPARSE.

## VAGANCES GRATUITES

Procurez-vous des VACANCES GRATUITES en participant au concours très simple organisé par la Collection de Romans policiers MYSTÈRE. Premier prix : Séjour à la mer, en Ardenne, en Luxembourg ou à Paris.

Pour ceci, lisez le DISQUE VIVANT, roman sensationnel (2 fr. 50 belges) qui donne tous détails. Vendu partout.

### Littérature italienne

Rappelons que le plus grand choix de livres italiens se trouve à la librairie Cosmopolis, 72, rue de la Montagne, où l'on trouve toujours une grande variété de livres étrangers, en plus de toutes les nouveautés françaises. Catalogue sur demande.

Pour que ce journal vive !

## Notre souscription

Nous publierons la semaine prochaine, la sixième liste des souscriptions qui nous sont parvenues à la suite de l'appel que nous avons lancé à tous les lecteurs de *Rouge et Noir* pour qu'ils aident ce journal à vivre et à se développer.

Que tous ceux qui pensent que notre œuvre est utile et qu'il importe que nous puissions la poursuivre, se joignent à ceux qui nous ont témoigné déjà leur confiance en répondant à notre appel : qu'ils nous adressent leurs contributions sous la forme qui leur conviendra le mieux :

Soit une souscription minime chaque mois jusqu'à la fin de l'année;

Soit une souscription unique;

Soit un abonnement qu'ils souscriront pour eux-mêmes ou pour d'autres au prix de 25 francs jusqu'à fin 1933.

Et, nous nous permettons d'y insister, que tous fassent autour du *Rouge et Noir* une propagande active et incessante. Beaucoup trop de gens ignorent encore ce journal dont on ne leur a jamais parlé, qui n'a pas pour se faire connaître les grands moyens de publicité dont disposent les feuilles industrielles et commerciales que vous savez. Il arrive fréquemment que de nouveaux lecteurs nous écrivent qu'ils viennent seulement de découvrir le *Rouge et Noir*, qu'ils ignoraient l'existence d'un journal aussi indépendant, et qu'ils regrettent de ne pas l'avoir rencontré plus tôt.

La propagande menée par les lecteurs mêmes est donc d'une importance capitale et c'est pourquoi nous insistons auprès d'eux pour qu'ils diffusent ce journal et le fassent connaître toujours davantage.

VERSEZ  
VOTRE CONTRIBUTION  
SANS TARDER  
SI MINIME SOIT-ELLE  
AU C. C. P. 2883.74



### L'enfer soviétique

Ça continue!

Ceux qui ne savent pas encore que l'U. R. S. S. c'est pire que tout ce qu'on peut imaginer, vraiment c'est à se demander ce qu'ils lisent.

Vous saviez déjà qu'en U. R. S. S. on travaille 25 heures par jour (pour le moins!), que les femmes y sont violées à tous les carrefours, que les fusillades y retentissent sans arrêt, vous saviez tout ça, mais vous ne saviez pas tout.

On y mange aussi les enfants, Madame. C'est le vingtième siècle qui nous l'apprend. Oyez plutôt :

Mais il y a pire. Les enfants ont commencé à disparaître; on les attire sous un prétexte quelconque, leur fait porter quelque part une lettre pour un rouble ou deux; puis on les tue, on en fait des côtelettes froides qu'on vend. On fait fondre la graisse et on la vend aussi. Plusieurs « organisations » de cette espèce ont été découvertes. On a trouvé des os et des doigts humains dans un puits. Ailleurs de la chair humaine salevée. Sur les confins de la ville on a découvert plus de deux cents têtes humaines auxquelles on avait retiré les dents aurifiées.

Dans les écoles, les enfants ont été prévenus de ne pas y venir seuls, mais de se faire accompagner de leurs parents.

Horrible! horrible!

Mais ce n'est pas tout. On mange aussi les étrangers :

Parfois ce sont des adultes qui disparaissent. Un étranger est-il arrivé dans un village, les affamés affluent dans la maison où il s'est arrêté; il est arrivé à ces étrangers d'être tués, cuits et mangés.

Ça leur apprendra, aux étrangers, à aller faire un tour en U. R. S. S. pour voir de près ce qui s'y passe. Ils n'ont qu'à rester ici et lire les nouvelles dans le vingtième siècle qui les documente si généreusement.

Parce que tout le monde sait où devrait le savoir, l'U. R. S. S. entière est devenue un enfer, tandis que l'Europe au contraire et particulièrement la Belgique demeure le paradis par excellence, où il y a du travail pour tous, du pain pour tous, des jeux pour tous, et d'excellents journaux où pour sept sous on lit la vérité.

### De mal en pis !

Il s'agit encore de l'U. R. S. S.

Mais, cette fois, c'est dans la Nation Belge. La Nation, elle aussi, tient à vous mettre en garde. Parce que, figurez-vous, il y a trop de théâtres et de réjouissances en Russie.

Il y a cinquante fois plus de scènes théâtrales à présent que sous le tsar. C'est inconcevable! Et la Nation Belge publie naïvement le petit tableau que voici :

Sous le tsar on comptait en Russie 154 théâtres permanents, 157 maisons du peuple où jouaient par intervalles des troupes de professionnels, 334 clubs d'officiers, de commerçants, de nobles, où des pièces étaient représentées à l'occasion, mais où le peuple n'était pas reçu.

Actuellement, il y a 619 théâtres permanents, 4.150 clubs de ville où viennent jouer des professionnels, 1.020 « maisons d'éducation populaire », 7.922 clubs dans les villes et dans les villages, 35.167 « maisons de lecture » dans les campagnes, où vont jouer des théâtres ambulants.

Vous allez dire tout de suite : Mais c'est très bien qu'on ait songé à donner au peuple les distractions intellectuelles qui lui manquaient naguère et qu'on ait remplacé par des scènes populaires et des théâtres ambulants ces 334 clubs « où le peuple n'était pas reçu ».

Ah! oui. C'est mal connaître l'esprit de la Nation Belge que de conclure de la sorte. Non, non : ces chiffres sont significatifs du désordre auquel ce malheureux pays est en proie!

Comprenez qui pourra. Parce qu'enfin si, d'aventure, le nombre des théâtres et des maisons de lectures avait diminué, la Nation Belge et les scribes affolés du capitalisme mondial eussent protesté avec la même indignation.

### La compassion à... bon marché

Mme Raymond Vaxelaire, épouse d'un directeur du « Bon Marché », légètiérait comme de juste à Mariakerke-lez-Ostende.

Un cambrioleur lui a volé ses bijoux. Il y en avait pour un demi-million.

Les journaux racontent ça avec des trémolos. Ils semblent partager la grande contrariété de Mme Vaxelaire. On se demande pourquoi.

S'il nous est permis d'avoir vu au chapitre, nous dirons que ce petit fait-divers nous laisse complètement froid.

### Les femmes fonctionnaires

La plus belle balourdise du Gouvernement des pleins pouvoirs c'est assurément d'avoir frappé tout spécialement les épouses des fonctionnaires qui sont elles-mêmes au service de l'Etat.

Leurs traitements sont réduits de 25 p. c. pour les veuves d'époux fonctionnaires.

Voilà une haute leçon de morale. « Vive l'union libre! » vont s'écrier les quelques-unes qui avaient eu bien soin de ne point passer à la mairie. « Vive l'union libre! » s'écrieront aussi toutes celles dont l'intention était peut-être de se marier demain. Quant aux autres, il leur reste à divorcer pour se voir rétablir dans son intégralité le montant de leur traitement.

Mesure inique, parce qu'à travail égal, salaire égal; mesure indigne, parce que l'époux n'est pas atteint. Mesure aussi, beaucoup plus lourde qu'il n'y paraît.

En effet, on nous a établi le calcul de ce que touche encore aujourd'hui une institutrice femme d'un instituteur. Vous ne le croyez pas, son traitement est réduit depuis quelques années de 59 pour cent!

C'est-à-dire qu'une institutrice dont le traitement théorique est de 20.000 francs (ce qui n'est le cas qu'après plusieurs années de service) ne touche plus aujourd'hui que 8.200 francs!

En effet, sur ce traitement-type, on prélève 6 p. c. pour la caisse des veuves et orphelins, on a appliqué une première réduction de 10 p. c. suivie d'une deuxième de 6 p. c., on le frappe d'une taxe de crise de 3 p. c. et d'une taxe professionnelle de 4 p. c., on applique enfin la diminution de 5 p. c. que viennent de subir tous les fonctionnaires, et enfin la réduction de 25 p. c. pour crime d'avoir épousé un fonctionnaire.

Ça fait en bloc 59 p. c. Ce sont ces mêmes institutrices qui, demain, dans les écoles apprendront aux enfants que l'Etat est grand, qu'il est juste, que les citoyens sont tous égaux, que le travail est profitable, etc... Et aussi, il est vrai, que l'argent ne fait pas le bonheur.

## L'impasse du désarmement

Après quinze mois de délibérations laborieuses, la Conférence du désarmement semble être revenue à son point de départ — que dis-je aux débats du Protocole de 1924. Celui qui aurait eu la bonne fortune de dormir pendant presque deux lustres entendrait à nouveau sans étonnement la voix harmonieuse de M. Paul-Boncour parler de sécurité et de la définition de l'agresseur.

Que s'est-il donc passé? Du projet Tardieu déposé à grand orchestre à l'ouverture de la conférence et qui en fait de désarmement ne prévoyait que la constitution d'une armée internationale au service de la S. D. N., on est passé successivement aux projets Hoover, Herriot-Paul-Boncour et Mac Donald. Chez les anglo-saxons domine le souci d'une réduction énergique des armements, chez les Français celui de sécurité, chez les Allemands celui de l'égalité de droits.

Déjà le président Hoover avait montré en juin 1932 une hardiesse indéniable en voulant réduire toutes les armées en fonction des forces laissées par les traités de paix aux puissances désarmées. Les Français là-dessus, pour établir une commune mesure entre les forces militaires des différents pays et estimant tout à coup très dangereuse l'armée de métier qu'ils avaient imposée à l'Allemagne par le Traité de Versailles proposent l'unification des types d'armées sur la base de l'armée de conscription. (Je sais que dans ce journal on a énergiquement condamné le rétablissement du service militaire obligatoire pour tous les pays de l'Europe continentale, jugeant avec raison qu'il est criminel d'apprendre à tous les citoyens d'un pays le métier de tuer. Je ne méconnais pas la force de cet argument, mais croit-on — pour nous placer sur le terrain des faits, que 200.000 hommes d'armée de conscription constituent un danger de guerre plus grand que 200.000 hommes d'armée de métier?)

A l'heure actuelle le problème se

trouve à nouveau réduit à ses éléments fondamentaux : la France demande un nouveau pacte d'assistance mutuelle limité au continent européen avec définition précise de l'agresseur et mécanisme de sanctions et subordonne son désarmement à cette condition préalable. Elle a admis en principe la revendication d'égalité des armements de l'Allemagne — égalité à réaliser par étapes et ne comportant aucun réarmement, même pas sous la forme dangereuse des « prototypes ». Elle se refuse pour l'instant à toute destruction de matériel offensif, mais propose de le « stocker » pour le mettre, le cas échéant, à la disposition de la S. D. N. Elle réclame un contrôle permanent, automatique et immédiat des mesures de désarmement.

Les Etats-Unis, par la voix du président Roosevelt et de M. Norman Davis se sont ralliés à l'institution du contrôle et à une définition précise de l'agresseur. Ils ont accepté en principe le plan Mac Donald ou pour la première fois sont courageusement chiffrés les modalités du désarmement. Ils ont surtout renoncé en principe à la neutralité et « ipso facto » au principe sacro-saint de la liberté des mers; ils adhèrent à l'idée d'une « consultation » en cas de conflit ou de menace de conflit. L'importance de ce changement dans la politique étrangère américaine est, de toute évidence, considérable.

L'Angleterre a pris l'initiative du projet le plus complet et le plus équilibré déposé jusqu'ici, mais se refuse obstinément depuis quinze ans à toute définition de l'agresseur. Malgré l'évolution constatée à Washington elle demeure fidèle à sa vieille politique d'opportunisme et hostile à la précision d'engagements immuables. Elle se refuse naturellement à participer à tout nouveau pacte qui étendrait sa responsabilité au-delà des engagements pris à Locarno.

L'Italie pratiquant comme à l'ordinaire la politique du « tour de valse » a adhéré pleinement à toutes les propositions anglaises et américaines. Le seul point fixe de son attitude c'est la méfiance à l'égard de tout initiative française. Aussi demeure-t-elle réticente tant vis-à-vis du contrôle de toute initiative d'assistance et adopte une attitude nettement négative à l'égard de tout projet d'armée internationale.

L'Allemagne enfin. Sa politique étrangère a subi depuis l'avènement du régime nazi une évolution radicale. D'abord intransigeante, réclamant à la fois le maintien de la Reichswehr actuelle et une armée de conscription, exigeant dès à présent un réarmement limité, mais offensif, elle a dû sous la pression de l'opinion mondiale, surtout anglo-saxonne, marquer par le discours d'Hitler au Reichstag un changement apparent peut-être, mais complet. Son programme est actuellement et pour les mêmes motifs conforme à celui de l'Italie; elle accepte que l'égalité ne soit réalisée que par étapes.

A Genève, il faut aboutir, et vite. Tout nouvel ajournement serait gros de conséquences. On ne peut arriver à une solution, semble-t-il, que si la France renonce à exiger une définition précise de l'agresseur (que ce soit le projet soviétique, celui de M. Politis, ou les termes de M. Roosevelt visant directement le Japon) et de nouvelles garanties de sécurité. L'accord semble possible sur les autres points : contrôle, unification des types d'armées, suppression par étapes des armes offensives, c'est-à-dire interdites par les traités aux états désarmés, réduction des effectifs, — sinon sur la fabrication privée des armes et munitions.

Je ne songe pas ici à condamner l'attitude de la France : on comprend sans peine qu'elle n'ait dans le pacifisme de MM. Hitler et von Papen qu'une confiance relative. Mais elle a le choix et nous avec elle entre deux solutions : en désarmement progressif réduisant dans une faible mesure ses moyens de défense, avec contrôle international et — indépendamment du traité de Locarno et du pacte de la S. D. N., — engagement moral d'assistance des puissances anglo-saxonnes; — ou réarmement de l'Allemagne, course aux armements et ce qui s'ensuivra inévitablement...

Aucune de ces deux attitudes n'est sans risques — car la vie des peuples comme celle des individus ne connaît pas la « sécurité garantie » — mais est-ce la première qui offre les dangers les plus grands? S'il faut parier, mieux vaut parier la paix probable que la guerre certaine. Et comment le gouvernement français, s'il est persuadé que l'Allemagne n'hésitera pas à violer trois traités — Versailles, Locarno et le pacte Kellogg-Briand — peut-il croire qu'elle respecterait mieux un quatrième? Le courage et la sagesse consistent souvent, non à se servir de ses armes, mais à les déposer.

G. ARONSTEIN.

## TOURISME

## BLANKENBERGHE

Sa plage

Ses bains

Ses sports

Ses attractions

LE NOUVEAU  
CASINO  
EST OUVERT

## WESTENDE

La plage de l'élite et du sport

Trois moniteurs de gymnastique et de natation

20 tennis, golf 18 trous, tom-golf. Plaine de jeux gardée pour enfants

## WESTEND HOTEL

TEL. OSTENDE 964

Le plus confortable et le plus luxueux 250 chambres toutes avec cabinet de toilette.

Pension : juin, à partir de 75 francs Pension en saison à partir de 25 fr. Box garage, 10 francs.

## Hamoir-sur-Ourthe

## Hôtel du Chemin de fer

Eau cour. ch. et fr. Jardin 2 Ha. Bains. Pêche PL. PENSION A PARTIR DE 35 FRANCS

## Coxyde et St Idesbald

PLAGES IDEALES DE FAMILLE

Bains gratuits, promenades, larges et hautes dunes, Casino, Kursaal, Tennis, Hôtels, Pensions de famille. PROSPECTUS SUR DEMANDE à l'Administration communale de Coxyde-sur-Mer

## MIDDELKERKE

## L'Estrian

Confort moderne. Pension réputée. PRIX TRES MODERES

## COQ-SUR-MER

La plage fleurie

Ses bains — Ses jeux — Ses sports

## Belle-Vue

Son excellente pension Ses prix raisonnables

## OSTENDE

## Grand Hotel

A côté du Kursaal. Digne, 54. Pension à partir de 65 francs Chambres depuis 30 francs

GARAGE HOTEL

## MIDDELKERKE

## Pension Renée

Face bains, casino et tennis. Situation unique. Prix très modérés.

## SPA

Maladies du cœur et des artères

Hypertension et Angine de poitrine

Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme

Bains de tourbe.

Eau de la Reine radioactive.

Anémie

Eau ferrugineuse

Arthritisme

Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser

à SPA MONOPOLE

Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

## TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE DE LA PRESSE CLICHES

52a, rue d'Anderlecht, Bruxelles. Tél. 12.60.90 SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE

## TRIBUNE LIBRE

## Socialisme ou Communisme

Réponse à Charles Plisnier

Dans le *Rouge et Noir* du 31 mai, Charles Plisnier nous a exposé les raisons pour lesquelles, après avoir été l'un des premiers à adhérer à la III<sup>e</sup> Internationale, il estime maintenant que la vraie place de tout révolutionnaire conscient doit être au sein de la II<sup>e</sup> Internationale. Qu'il soit donc permis à quelqu'un qui fait précisément le chemin inverse de donner également son appréciation personnelle sur la question et d'expliquer pourquoi, bien qu'ayant toujours été d'opinion socialiste et précisément parce qu'il entend le rester intégralement, il estime que les partis socialistes affiliés à la II<sup>e</sup> Internationale ne peuvent plus lui donner satisfaction.

C'est pourquoi, bien que n'étant pas toujours complètement d'accord sur tous les points avec la tactique communiste, j'estime que la place de tout véritable marxiste doit être actuellement au sein de la III<sup>e</sup> Internationale, libre à lui à l'intérieur de celle-ci de lutter pour redresser certaines questions de tactique qui pourraient lui sembler personnellement erronées.

Et d'emblée, je répondrai à une première objection : pourquoi, au contraire, ne pas militer dans le même sens au sein de la II<sup>e</sup> Internationale et essayer de redresser celle-ci ? Parce que les partis socialistes sont devenus purement et simplement réformistes et que ce qu'il faudrait changer serait précisément toute une doctrine, tandis que chez les communistes, j'estime que c'est surtout la tactique qui est à revoir ; et ceci est beaucoup moins grave.

Mon intention n'est pas, dans ce court article, de reprendre une à une toutes les erreurs commises de part et d'autre. Je dirai de suite que, sur certains points, j'admets diverses critiques de Plisnier sur la III<sup>e</sup> Internationale, mais vraiment si l'on s'engage dans cette voie, il faudrait quand même ne pas oublier les autres critiques, et combien plus graves, qui s'adressent à la II<sup>e</sup>, depuis la honteuse trahison de 1914, la lamentable carence de 1918 (l'occasion manquée), jusqu'à l'inactivité coupable dont elle fait preuve dans tous les pays au cours de la crise actuelle qui ébranle dans ses fondements la structure du monde. Ce qu'il faut souligner, c'est que si les communistes ont des erreurs à se reprocher, les partis socialistes, eux, ont de véritables trahisons à leur actif. (Il serait mieux de dire : à leur passif.) Et ce sont des choses qu'on ne peut comparer.

Au sujet de l'inaction des socialistes, on m'objectera peut-être : mais les communistes que font-ils ? Les communistes, malheureusement, n'ont pas derrière eux ces troupes massives dont disposent les partis socialistes et que ceux-ci s'efforcent à calmer, voire à faire capituler comme ce fut le cas en Allemagne, plutôt qu'à leur faire remplir leur mission historique de forces révolutionnaires. Ici même, en Belgique, les grèves de juillet 1932 et, plus récemment, la grève d'avril, au Borinage, n'en furent-elles pas la preuve ? Alors, le voudraient-ils, les communistes peuvent-ils, seuls, déclencher un mouvement d'envergure, aussi longtemps que les masses ne se sont pas convaincues de la trahison évidente de la plupart de leurs chefs actuels. Je ne dis pas de tous, car il en reste, j'en suis certain, qui, au fond d'eux-mêmes, déplorent cette situation.

Et j'en arrive ainsi à dire quelques mots des groupes d'« action socialiste » du P. O. B. et, en général, des différents partis socialistes, car ces mêmes tendances se retrouvent dans les différents pays.

Je ne veux pas contester la bonne foi de la plupart des militants de ces groupes et je connais beaucoup de socialistes qui, comme moi, ont eu confiance au début dans ce mouvement. Mais examinons rapidement les résultats pratiques auxquels ils ont abouti.

Dans tous les congrès, leur tendance est toujours fortement minoritaire et leur politique régulièrement écartée au profit de la traditionnelle politique des droitiers. Les résolutions écartent toute idée d'insurrection ; on y parle bien vaguement de grève générale, mais avec une sorte de terreur et pour bien spécifier qu'il ne peut s'agir que d'une mesure extrême, c'est-à-dire d'une mesure à appliquer pratique-

ment quand il sera trop tard pour qu'elle ait encore la moindre chance de succès. (Ce sera d'ailleurs à ce moment un bon motif tout trouvé pour l'arrêter aussitôt ou la saboter.) Par contre, on en revient au « fameux plan de salut public », cette bouée de sauvetage du régime capitaliste, ce plan dans lequel les Jaspars, Renkin et de Broqueville vont puiser à pleines mains, ce qui suffit à en montrer toute la valeur révolutionnaire.

De même sur les autres questions essentielles à l'heure actuelle, quels résultats ont obtenus les « gauchistes » ? Ils sont pour le front unique ; mais ils doivent s'incliner devant les décisions d'en haut (car à la base, on le veut !). Ils ont pu adhérer individuellement au Congrès d'Amsterdam. Ils y ont juré de diffuser activement les mots d'ordre de lutte qui y furent donnés. Cinq minutes de réunion du Conseil général les ont obligés à sortir des organisations créées à cet effet. Par discipline toujours, ils ont obéi. Il en sera probablement de même pour le Congrès antifasciste de Paris du début de ce mois. Il est à remarquer que toutes ces décisions, comme celles relatives aux exclusions des syndicats, sont prises par les chefs et non par la base, ce qui montre bien le manque de démocratie existant dans le parti.

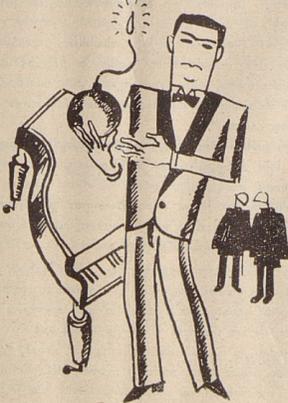
Que peut-on alors sincèrement attendre de positif de cette tendance ? Et qui peut m'assurer que, dans des cas encore plus graves (grève générale, insurrection, nouvelle guerre pour « la croisade des démocraties ») ces mêmes gauchistes ne continueront pas à s'incliner « par discipline pour sauvegarder l'unité » ou sous d'autres prétextes de ce genre ?

En attendant, le seul résultat de leur activité et qui n'est pas, du moins je l'espère, celui qu'ils avaient en vue, c'est qu'ils aident la droite du parti à tromper les masses. Beaucoup de travailleurs restent dans le parti parce que les discours révolutionnaires de ces gauchistes leur font espérer des actes du parti (actes qu'il d'ailleurs ne viennent jamais !). Aux élections, c'est malgré tout pour le P. O. B. que votent ces mécontents, victimes eux aussi du mythe de l'unité (car, au fond, ce n'est qu'un mythe comme je le montrerai plus loin). Et le résultat, c'est que ces votes ne réussissent qu'à convaincre la direction du parti que la masse approuve sa politique. Et c'est là un très grand danger.

Cela fait penser d'ailleurs aux démo-chrétiens qui, par leurs promesses, amènent quantité d'électeurs au réactionnaire parti catholique ; ou aux « Jeunes Turcs » du libéralisme qui, par leurs discours, racolent les radicaux et bien des mécontents au « parti des élites ». Je ne veux pas suspecter la bonne foi de tous ces « gauchistes » à quelque parti qu'ils appartiennent, mais n'ont-ils pas un peu, s'ils sont sincères, la sensation d'aider à une petite escroquerie électorale ? Puisque étant minorité, ils savent que le parti pour lequel ils font voter, ne pourra agir dans le sens de leurs discours.

Avant de conclure, je voudrais dire quelques mots sur la question du front unique. Tout d'abord, je ne suis pas du tout d'accord avec Plisnier dans la façon d'exposer la situation. Avant tout, pour faire un front unique, il faut avoir un programme ou au moins une base commune. Il est bien évident qu'on ne

## Révolutionnaire en smoking...



...comme l'imagine le lecteur de la Nation Belge.

## Deuxième lettre d'Allemagne

## RHÉNANIE

1933

par Pierre Vandendries

## CONTRADICTIONS HITLERIENNES.

L'enseignement, cette autre arme allemande est, comme on le sait, une nouvelle fois bouleversée depuis Hitler. Partout, les idées marxistes sont éliminées, si pas dans les esprits, du moins dans tout le « visible » : les traités pédagogiques du dernier régime ayant amplifié l'autodafé antisémite. (Le feu reste une arme aveuglante pour la masse.) Aussi est-ce inutile aujourd'hui pour un allemand, de poser une candidature quelconque dans le domaine de l'enseignement, s'il ne connaît pas « l'Education politique nationale » (Nationalpolitische Erziehung) qu'Ernst Kriek vient de publier (Armanen-Verlag ; Leipzig). Tous les clichés patriotards, passés au bain hitlerien, y sont marmonnés à l'usage d'un peuple, — lequel n'aura donc jamais le droit de penser par lui-même ? Il est vrai que le Führer a exploité la psychologie raciale des foules germaniques, qui ont besoin de se sentir menées pour se cramponner à celui qui crie le plus fort...

Le national-socialisme proclame qu'on n'est allemand que par naissance et nul n'ignore que pour donner l'exemple, Hitler est né autrichien... Hitler veut aussi la paix. Notre désir profond serait de le croire. Mais la pédagogie de Kriek, inspirée et contrôlée par Hitler, proclame (dans le chapitre sur l'Etat) qu'avant toute chose, l'Allemagne doit conquérir sa grande puissance dans le monde et que ses moyens sont la compréhension (l'entente pacifique) ou la violence par les armes. Nous « comprenons » fort bien, — et si ce n'est toi, c'est donc ton frère...

## CHEZ UN CHEF « NAZI ».

« Au nom d'Adolf Hitler et de l'Allemagne nouvelle, sois le bienvenu », me dit ce chef, la main levée, les talons joints.

« Mein Kampf » orne la table, à la façon d'une corbeille de fleurs artificielles chez un rentier. Je me présente, non en partisan, non en ennemi, mais en curieux, humainement fraternisant. L'épouse rondelette soigne des marmots rouges, et l'on se met à table. Le nazi prie. Sa femme prie. Les gosses prient. On me regarde sur le côté. Prions, la soupe n'en sera pas plus maigre.

« Etranger, je vois dans le « National-Sozialismus » un nouvel internationalisme ».

— Cela, c'est inattendu...  
— Cette formule doit te plaire. Elle n'est pas orthodoxe pour nous, mais elle est exacte par le fond. Nous voulons cela — jusqu'à la mort — et, reliant le tout, un socialisme chrétien donnant une espèce de ton international.

Le dessert tombe du telefunken ; c'est l'éternelle : « Ub immer Treue und Frömmigkeit », confirmée par la petite publicité quotidienne du Führer, sous forme de dialogues ouvriers, prétendument humoristiques. Subissons, puisque le vin de la Moselle n'est pas mauvais.

Le chef me regarde dans les yeux : « Brüning est mon pire ennemi, dit-il. C'est un égoïste qui, voyant que le triomphe des N.-S. serait sa perte, a donné au monde par radio une idée fautive du nationalisme hitlerien. Notre devise : « Gemeinnutz geht vor Eigenutz » (L'intérêt général avant le nôtre). Brüning l'a appliquée à l'envers.

## SOUS LA PEAU.

« Notre mission, à nous, meneurs et instructeurs, c'est d'inculquer à la jeunesse le sentiment du devoir. Il faut qu'elle soit nationaliste intérieurement et non extérieurement. Elle doit être fidèle, obéissante, sincère... »

— Obéissante et sincère ? Qui obéit, ne me paraît pas libre. Alors, où est-elle, la sincérité ?

— Vous ne nous comprenez pas ! Un véritable allemand est sincère en obéissant à ses chefs.

— ... Evidemment... (A quoi bon insister ?)

— De plus, il faut que la jeunesse soit socialiste, c'est-à-dire solidaire en biens moraux et matériels. Elle doit être fraternelle.

— Fraternelle ? Et c'est en massacrant les juifs, qui sont et restent de toutes façons vos frères, que vous préchez la fraternité ?

— « Donnerwetter ! » Prouvez-moi qu'un seul juif a été tué sur un ordre hitlerien, et je vous donne mille marks !

A ce moment, un mien ami, philolo-

E. LEFEVRE.

que allemand, qui voyage beaucoup en Europe et qui m'accompagne, intervient :

— Mais ce serait nier l'évidence ! En Angleterre, comme en France et en Belgique, la presse a publié et publie encore des photos accablantes, à l'appui de... faits-divers... devant lesquels je rougis d'être allemand !

Le nazi, ici, est déchainé. Il se lève et, menaçant :

— Savez-vous que, comme Allemand, vous êtes un traître et qu'aujourd'hui même je puis vous faire mettre en prison pour la façon honteuse dont vous défendez votre pays auprès des étrangers !

Cela s'anime. Je me hasarde :

— C'est cela que vous appelez la sincérité, vertu allemande ?

— Les photos sont falsifiées à l'étranger ! Les journaux mentent, ils sont payés pour cela, par les juifs. La presse étrangère est scandaleusement tendancieuse.

— Presque autant que la vôtre : Hitler vous défend de lire autre chose que des journaux... payés... par lui ! Chez nous, la presse est libre, quand elle veut l'être. Chez vous, plus aucune opinion personnelle n'est tolérée : tous les renseignements sont arrangés ou « contrôlés », à tel point que vous, allemands d'Hitler, vous ignorez... — ou vous avez le devoir d'ignorer ? — les crimes camouflés de Berlin et d'autres « centres secrets » d'action anti-sémite. La radio bourre le crâne au peuple allemand, qui ignore l'essentiel ; le sale linge se lave en petit comité. Et ce n'est pas, pour sûr, le « Westdeutscher Beobachter » qui en soufflera mot ! En admettant que certains organes de chez nous soient aussi tendancieux que vous le prétendez, il ne faut pas être un aigle pour admettre que sur les milliers de journaux du monde entier, il doit tout de même s'en trouver... quelques-uns... à être restés objectifs devant l'Allemagne ! Or, la presse mondiale est absolument unanime à avoir signalé les atrocités anti-sémitiques, les crimes non punis, donc tacitement tolérés (si pas officiellement ordonnés, — ce qui, avouez-le, eût été par trop peu diplomatique !)

— Je vous assure, malgré tout ce que vous dites, que la mort d'aucun juif n'est imputable à notre régime ! Et méprisant avec affectation, mon interlocuteur poursuit : « Nous ne pouvons pas sentir les juifs. Nous avons horreur de leur odeur et nous restons tous à trois mètres de distance de ces immondes intrus ! »

— Et vous prêchez la fraternité au nom du Christ ?

— Je vous assure, en tous les cas, que vos accusations sont dangereuses et qu'elles ne resteront pas sans réponse !

— Je ne demanderais pas mieux.

— Suivez-moi.

#### LA MOTO FURIEUSE.

A la porte, une moto m'attend : « Montez à l'arrière. »

— Jamais.

— Vous viendrez. Je le veux. C'est pour mon pays !

Que faire ? Il y a à peine quelques mois qu'une semblable excursion m'a projeté en l'air et m'a fait sortir d'un fossé des Ardennes avec deux agrafes dans le crâne ! Mais hésiter ici, alors qu'il s'agit d'aller chercher des preuves « contre » mes accusations, c'eût été peu prudent. Aussi, l'attraction des montagnes, la chaleur de la discussion et la splendeur du soleil, l'emportent sur mon ancien « serment de victime ». Et nous voilà lancés à folle allure dans les zigzags de l'Eifel...

Très à l'aise dans un avion à trois moteurs, j'ai, par contre, le cœur très petit lorsque ma vie est liée à deux roues instables. D'autant plus que nous roulons sur une route en réfection et que nous vrons quasi sans ralentir. Je dépends entièrement du Leiter nazi, que conduit la colère, une colère sourde et que je crois prête à tout ! En ce moment, plus que jamais, j'aime la vie. Comme un fait exprès, les ouvriers de la route, les bergers, les promeneurs saluent le chef, qui doit répondre, réglementairement, la main levée... Or, n'ai-je pas appris, pendant le dîner, que hier, dans les montagnes précisément, mon impétueux conducteur est tombé avec sa moto, en faisant le salut hitlérien ! On peut dire que je suis bien loti...

#### BURG ALTBURG.

« Schönst gelegener Platz für Luftkuren, bei Schalkenmehren, i.d. Eifel. » Le castel, situé à 600 mètres d'altitude, tend au ciel sa tourelle, comme un bras, prolongé encore par un claquant drapeau hitlérien qu'anime le vent. En ce pays inoubliable, l'âme aussi est fouettée, par un vent romantique. Nous voici sur la tour, qui domine la contrée. La nature est sublime dans les fagnes de l'Eifel. Un brouillard infini pèse sur les montagnes aux cheveux verts, tel un écho du silence. Une paix grandiose plane sur ce monde d'arbres, une paix plus vaste encore et plus profonde que celle suspendue aux immenses voûtes rembranesques

de la mystérieuse cathédrale de Cologne.

Et tout le romantisme allemand me revient à l'esprit, toute cette ferveur germanique glorifiant les âges épiques. Je comprends aujourd'hui les rêveurs exaltés : Voss, Burger, Hahn, Stolberg, qui marquèrent la « Sturm- und Drangperiode » de leurs réunions dans les forêts de Germanie pour prêter serment à la poésie !

Cloué dans la grandeur de cette nature, on comprend aussi l'exaltation spontanée de tout le peuple allemand pour son pays et la portée directe du mot « patrie » sur sa mentalité disciplinée. L'on conçoit alors aussi que ce nationalisme, qui est une forme du romantisme allemand, ait été exploité par Hitler, au point que l'on chante ce soir dans la montagne : « In Eifelland marschieren wir ; für Adolf Hitler Kämpfer wir. » (Au pays de l'Eifel, nous marchons ; pour Adolf Hitler nous combattons.) Les formules rythmées agissent sur le peuple allemand, fier de marcher, fier de scander son enthousiasme parmi les beautés de son pays, de son pays à lui. Il est naturel que ces gens soient très croyants, et qu'ils écoutent celui qui sait les prendre par leur côté romantique.

Hitler n'organise pas toutes ses manifestations éclatantes et de préférence nocturnes, pour le seul plaisir de faire du bruit, de la lumière ou du feu. Il sait qu'il faut toucher et impressionner le peuple german par des mises en scène brillantes, aveuglantes, comme aussi par des clichés faciles traitant du devoir d'un grand peuple, — toutes choses qui flattent sa mentalité collective.

Tout cela s'explique le plus naturellement, lorsqu'on subit le charme imposant de l'Eifel, entre autres, avec ses lacs, nés d'éruptions volcaniques dans le col des montagnes et ressemblant à des coupes gigantesques tendues à l'imagination ; des légendes émotionnantes dorment d'ailleurs, au fond de leurs eaux noires...

#### LA REPONSE.

Pour toute « réponse » à nos assertions, le seigneur d'Altburg, grand chef des « nazis » de la contrée, nous a montré des revues allemandes reproduisant les agrandissements de photos falsifiées ou tendancieuses, publiées à l'étranger. J'ai reconnu le bien-fondé de cette documentation. Mais, entre nous, je m'attendais à des arguments plus sérieux. N'a-t-on pas falsifié « monté » des photos dans d'autres pays ? (Je songe à la trop flagrante légende des francs-tireurs, et à d'autres).

Le Leiter, tout heureux de m'avoir montré ces documents, oubliait que ceci ne prouvait pas que toutes les photos du monde entier relatives aux poursuites susdites étaient truquées ! Passons, il fit encore affirmer, par le grand chef cette fois, l'innocence hitlérienne des « prétendus crimes anti-sémitiques », — car l'affirmation d'une chose par un « supérieur », à ses yeux, doit valoir toutes les preuves écrites ; (l'obéissance mène loin...).

Il fut encore question de « la plus grande nation du monde », du « scandaleux traité de Versailles », des inévitables questions du Corridor, de l'Alsace-Lorraine, d'Eupen, de Malmédy ; de « la France militariste », qui « mettrait un jour la main sur la Belgique » ; de « la mission divine du chancelier Hitler » ; et du désir de paix (que malgré tout je crois sincère) du peuple allemand. Les Allemands, séparément sont des hommes comme les autres : le seul, mais éternel danger, est dans leur romantisme et partant, dans leur discipline : car l'idée seule de « l'objection de conscience » est inconcevable dans le cerveau d'un citoyen allemand ! Espérons que la pauvreté actuelle de cette nation admirable et dangereuse qu'est notre voisine, fasse réfléchir enfin les générations naissantes, sur l'inconscience monstrueuse du geste de 1914...

Et nous redescendons sur cet espoir, vers la vallée que le soir vient d'épouser.

Pierre VANDENDRIES.

(A suivre.)

#### Odilon - Jean PERIER

Peut-on mieux rendre hommage à la mémoire d'un poète qu'on aime, qu'en célébrant son œuvre ?

La revue *Sang Nouveau* qui s'est déjà signalée à l'attention des lettrés par le numéro qu'elle a consacré au *Roman Anglais*, édite un cahier spécial composé de trois inédits de Odilon-Jean Perier, précédés d'une importante préface de Eric de Haulleville.

Ce cahier étant tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, adressez dès maintenant vos souscriptions au C. C. P. Jean Milo, 159.150, Bruxelles.

L'édition ordinaire coûte 10 francs. L'édition de luxe coûte 50 francs.

## POÉSIE

### Tristan Tzara. — L'ANTITÊTE

(Ed. des Cahiers libres, Paris)

Il est bien éditant ce chapitre de l'Histoire littéraire, qui va du futurisme russe à ce présent surréalisme tout au service de la dialectique hégélienne, du rêve et de la révolution. Encore que *L'Antitête* de Tzara ne nous apporte point une vue d'ensemble sur le mouvement dada, ce livre nous donne cependant une idée assez précise de ce que fut l'accouchement du modernisme — si lointain déjà — à l'origine duquel se retrouvent les noms d'Apollinaire, Maïakowsky, Marinetti et Picabia.

Les premières pages de *L'Antitête* furent écrites en 1916, les dernières en 1932. Qu'on le veuille ou non, on nous livre ici une pièce à conviction, dont la lecture, encore qu'elle soit un rien monotone, n'en demeure pas moins concluante quant à l'absurdité de certains procédés de dissociation verbale dans lesquels, sans doute, nous donnâmes autrefois tête baissée. Cependant tout cela apparaît aujourd'hui d'une légèreté extrême et d'une gratuité bévoles.

La première partie de *L'Antitête*, intitulée « Monsieur Aa, l'antiphilosophie », se trouve donc sous le signe miraculeux de dada ; ce dada que d'aucuns prétendent être né, d'une part, de l'immense désespoir que plaçaient au cœur de quelques hommes les démarches absurdes de la pensée réactionnaire et, d'autre part, de la vacuité des formules esthétiques et de l'asservissement abject des intellectuels.

Peut-être, il y a-t-il de tout cela dans l'écriture assez inattendue dont nous fûmes assaillis à cette époque, peut-être quelques-uns parmi ces novateurs étaient-ils de si bonne foi, que l'ombre leur devenait la proie, et l'illusion la chose. Pourtant, il est fort plaisant dans un texte gratuit comme « Monsieur Aa l'antiphilosophie » de retrouver tout l'arsenal futuriste de Maïakowsky. Pourquoi M. Tzara, détaché des choses au point de remettre en question l'existence de la philosophie, s'encombre-t-il des mouchoirs, des pantalons, des nuages et du cacao Van Houten, dont se servait chaque jour l'auteur du *Nuage en pantalon* ?

Mais passons à « Minutis pour géants » qui forment la deuxième partie de *L'Antitête*. Ici le décor n'est plus en trompe-l'œil, et nous oublions bien vite la supercherie des « petits cacas dadas ». La poésie de récits tels que *Avant que la nuit* est indubitablement authentique, elle frappe à intelligibles coups et se nourrit aux sources mêmes de ces courants végétaux, dont Tzara nous invite souvent à reconnaître la détresse. Si le mot « climat » a quelque sens dans le vocabulaire d'aujourd'hui, c'est bien ici qu'il convient de s'en servir. Tzara nous introduit dans un pays très éloigné peut-être de celui où Baudelaire nous invitait à vivre, mais d'une perfection et d'un calme identiques.

Déjà défunte et proche de sa résurrection, l'aventure vie-mort paraît alors sous une forme « d'idéalité » qui, sans nous surprendre, nous aide à pénétrer mieux avant dans la région illégitime qui, à son gré, prend figure de point d'appui ou de lumière :

« Et lorsque l'homme eut fini d'étaler en lui l'obsession d'infini, il recommença le cycle déraisonnable des faillites perpétuelles. Les drames agitent des ailes vaines et folles. L'amour brilla en lui comme un secret profond de mine. Le sommeil ne lui fut pas ami. Mais le vent lui apporta des paroles nouvelles et, sous chaque parole, il trouva l'herbe fraîche. Et des nids inconnus. Et l'inconnu »

## A PROPOS D'ALICE NAHON

« poète pour petites gens »

La poétesse Marie Gevers nous écrit :

Dans le *Rouge et Noir*, du 31 mai, Robert Vivier nous parle excellemment des *Petites gens*... je copie son texte : « Sans doute, les petites gens sont-ils seuls, aujourd'hui, à demeurer assez près de la vérité de la vie pour nous chuchoter des leçons si simples et si complètes ». On ne peut ni mieux penser, ni mieux dire.

Aussi s'étonne-t-on que, dans le même journal, les motifs pour lesquels Marc Eemans reproche à Alice Nahon d'être un poète médiocre, soient ceux-ci : « C'est une Paul Géraudy pour petites gens, et le tirage formidable de ses poèmes le prouve. » Or, le motif qui nous fait détester Paul Géraudy, c'est ce ton de mondanité apprêté et maniéré. Il est donc impossible d'être un Géraudy pour petites gens. Le fait d'être pour petites gens exclut le reproche d'être Géraudy.

Oui, Alice Nahon est pour petites gens. A mon sens, c'est là un grand éloge. Je crains que Marc Eemans ne l'ait peu lue.

S'il faut absolument la comparer à un poète français (quoique je déteste ce trop facile jeu des équivalences) elle serait plus proche de Verlaine. Certainement, par sa destinée, qu'elle m'a un jour racontée. Inquiète, et prisonnière de la propre légende, au point de ne plus pouvoir exprimer les dernières évolutions de sa sensibilité ; errante et souffrante ; généreusement protégée par beaucoup d'amis sincères, mais ayant perdu toute confiance à cause de maintes trahisons ; toujours malade, et d'un courage admirable.

Ses premiers poèmes (les diminutifs, en flamand, sont loin d'avoir le sens de mièvrerie qu'ils ont en français) ses premiers poèmes *Enfants trouvés* naquirent de ses lèvres désespérées par un séjour de plusieurs années dans un sanatorium, et alors qu'elle se croyait condamnée à bref délai.

Rien n'est faux dans ces vers, Alice Nahon, pendant ces années affreuses (sa première réclusion dans un sanatorium a duré, si mes souvenirs sont exacts, de ses dix-neuf à ses vingt-cinq ans et c'était vraiment un sanatorium pour petites gens) Alice Nahon vivait toute seule et repliée sur elle-même. Elle interrogeait sa propre âme avec une terrible intensité. Ce sont de tels entretiens qui, bien que traduits dans une langue souvent un peu table, en font un grand poète. Un médiocre poète, *Teffusions* lyriques, est, au contraire, celui qui entoure des sen-

grandit en lui jusqu'à atteindre la hauteur de la tête. Là, il y avait la solitude ; là, se voyaient les indicibles. Là, il bâtit sa maison, des décombres. Que ses vœux se réveillent, que la pierre prenne racine ! Mais cela ne se pouvait pas et il repartit. Sur mer, sur paupières. Sur terre avec le feu ».

Mais Tzara entre désormais dans le surréalisme. Le dernier volet de son triptyque : « Désespérante » s'il participe encore à l'exquise indolence des *Minutis pour géants* s'en éloigne cependant progressivement. Comme au temps de dada, l'humour prend une énorme place ; les scories verbales reparaissent ; les images s'embourbent ; l'incontinence lyrique se déclare ; le déluge oratoire nous saisit à la gorge.

Et pourtant nous retrouvons, perdus dans ce fatras verbeux, et qui surnagent, quelques paysages mentaux qui enrichissent profondément notre inquiétude. Alors on atteint à la silencieuse altitude de *L'Immaculée Conception*, ce livre unique que nous abandonnèrent un jour Eluard et Breton.

« Il y a une telle joie qui attend enfermée en moi, que tout ce qui m'environne ferme la paupière de peur de ne pas la réveiller. Nous avons connu le vice car l'amour se consume d'amour. Quelles étoiles se sont cassées sur nos routes bordées de seins ? Toujours en avant, vers de vieux appels. La tête haute, nous ne nous embarrassons pas des décombres que le vent avilissait. Et pourtant c'étaient des étoiles qui nous regardaient encore d'un œil mourant, perdu de mort, plein et humide comme le petit jour. Ce fut une envolée de cris et d'autant de regards qui décomposaient la tenue des champs. Les oiseaux eux-mêmes en étaient étonnés. Des fleurs restaient accrochées aux ailes et de la paille aussi après le battage des nuits. Quelles paroles étaient plus fortes et quels gestes plus chanteurs ? Ce fut un temps plus doux que des paupières et les enfants sentaient que le sang des bêtes brillait plus fort que le sommeil. Là, s'emplissait la poitrine de toute l'écume nerveuse des insectes d'or. La houle nous tenait sous des griffes de rocher. On n'avait pas encore vu de si éclatants nuages. La terre entière se détendait et les journées nous semblaient à jamais immobiles. N'en aurions-nous jamais connu de plus traitresses ? Mais le rocher brillait de son propre sens multiplié. Et le ciel était étalé par le silence en marche. Le sang se réveillait dans l'arbre, l'arbre dans la poitrine, le feu grandissait et pas un seul soupçon de tristesse à l'horizon. Ferveur d'aube, plein midi de fruit opaque de tant d'incandescence que les yeux étaient le centre d'une flamme nouvelle, dans laquelle nous vivions, légers comme la fraîcheur du soir et insouciant de la nuit. Et chacun de nous était une flamme dévalant des sentiers sans poids. Plus de rides, plus de vagues, rien que l'herbe fine et la végétation des paroles lourdes de passé. Sur un silence de flammes.

Mais ce ne fut qu'un court temps d'agonie. Le vent fit claquer la porte et les cris impurs retentirent dans la sécheresse, le sang n'arrosait plus les yeux profonds et leurs puits étaient secs et leurs tôles rouillées, les écailles sur la montagne, les chardons de ces jours en cale sèche, les dunes brillantes inscrites en signes de mort leurs craquelures sur les côtes de la mort, tel un jour quelconque dans la crique de sa destinée qui chavire quand on fait le geste de saisir l'épave et le pain. »

René BAERT.

LIBRAIRIE  
**NOS LOISIRS**  
RUE DE L'HOPITAL, 26, BRUXELLES  
Chèques postaux : 155.186 J. Mairlot, Bruxelles

SPÉCIALITÉS :  
Ouvrages sur la sexologie  
Revue nudistes  
Littérature antireligieuse

Renseignements sur demande

## Maison d'édition L'ÉGLANTINE

6, rue Lambert Cricks, Brux.  
Tel. 21.40.57-21.40.56 C. C. P. 990.93

VIENT DE PARAÎTRE :

### M. HITLER, Dictateur

par Frateco  
Un volume 12 X 18 — 278 pages  
12 francs

Cet ouvrage sensationnel traduit sur le manuscrit allemand demeuré inédit est une vie romancée où l'on n'a retenu que les faits essentiels.

Les révélations de l'auteur — qui se cache, et pour cause, sous le pseudonyme de Frateco — semblent trahir quelqu'un qui fut des familiers de l'actuel chancelier du Reich.

VIENT DE PARAÎTRE :

### L'Objection de conscience

par  
D. J. Blume et Léo Campion  
Un fascicule 13 X 18 — 40 pages  
1 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE :

### Ton droit, homme !...

par  
CAMILLE ROUSSEL  
(Résumé d'une synthèse du droit naturel)  
Un cahier 13 X 20 — 66 pages  
10 francs

## A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Lisez :

J. LE COUDRIER

IRÈNE

15 fr.

## “ REX ”, n'a pas fini de perdre la tête

Nous recevons la lettre que voici :

Mon cher ami,

Vous aurez probablement lu dans le torchon de la maison Rex que je viens d'être promu au grade de « poulain du gaga ». Je ne vous apprend rien, sans doute, en vous disant que le gaga, c'est vous, ce qui, en d'autres termes, revient à dire que je suis votre poulain. Ne trouvez-vous pas que ces petits enfants de cœur ont une curieuse manie de se fourrer constamment le doigt dans l'œil ? C'est peut-être bien ce qui explique leur affreuse myopie.

Or donc, me voici grandi de ce titre ronflant pour avoir défendu, en toute loyauté, votre journal dans un article du Face à main, que vous avez d'ailleurs reproduit récemment. Je n'aurais peut-être jamais relevé l'énorme balourdise dont les petits naifs de Rex viennent à nouveau de faire preuve s'ils n'avaient, une fois de plus, montré ouvertement leur mauvaise foi. Et cette mauvaise foi est d'autant plus évidente qu'elle tourne carrément au mensonge. Car n'annoncent-ils pas simplement à leurs lecteurs que je suis rédacteur au Rouge et Noir.

Décidément, ils en savent plus long que moi-même. Et pour vous aussi, cela a dû être assez nouveau.

Voilà donc comment Rex trompe ses lecteurs. Pour donner un caractère moins indépendant à mon article, ces petits visionnaires affirment tout doucement que je suis attaché à la rédaction de votre journal.

Si je tiens à insister sur ce fait, ce n'est point tant pour m'en défendre, mais bien pour souligner par un exemple, l'attitude de ces cabotins.

Le monde ainsi pourra juger !  
C'est la raison pour laquelle je vous saurais gré, mon cher ami, de vouloir bien insérer la présente dans l'un de vos plus prochains numéros.  
Croyez à mes bons sentiments et à toute ma sympathie pour le Rouge et le Noir.

Joseph VAN ROY.

(Traduit du flamand.) Alice NAHON.

# MUSIQUE

## Les Jupillois ont célébré la mémoire du compositeur Marsick, enfant de Jupille

Quel ne fut pas l'émotion de la municipalité de Jupille lorsqu'une communication du professeur Alexis, de la Société liégeoise de musicologie, lui-même Jupillois, vint lui apprendre que le maestro et compositeur Martin-Pierre Marsick, qui avait répandu à travers le monde le renom de l'École liégeoise de violon et professé magnifiquement au Conservatoire de Paris, était un authentique enfant de leur commune.

Se découvrir à l'improviste un concitoyen célèbre, voilà de quoi bouleverser plus d'une tête dans le conseil d'une commune d'une coquette cité de 8.000 âmes. Que cet honneur soit resté longtemps secret surprenait quelque peu. Mais bien que la splendide Jupille soit morte à Paris, et depuis quelques années, il n'était pas trop tard pour lui rendre justice. Voici pourquoi, par ce beau dimanche de Pentecôte, tout Jupille en fête inaugurait une plaque commémorative sur l'humble maison ouvrière de la rue Lassaux, où naquit Martin-Pierre Marsick.

Jusqu'ici il s'agit d'une histoire charmante que l'on imagine toute parée d'un charme provincial. Mais mon histoire dépasse les limites convenues. Elle prend une portée particulière, laquelle justifie ces quelques traits de plume.

La municipalité de Jupille, qui dispose d'une majorité socialiste absolue, à l'inspiration de son secrétaire communal qui n'est autre que notre ami Jean Allard, directeur de la revue L'Étudiant socialiste, avait organisé dans la charmante salle Prévost (bâtie par l'architecte Paul Etienne au centre de la cité ouvrière conçue et réalisée par l'architecte Jacques Moutschen, échevin socialiste de l'Instruction publique), une fête commémorative d'un caractère inédit. Une importante sélection de l'orchestre de l'Association des Concerts Symphoniques de Liège, sous la direction du nouveau du grand violoniste fêté, M. Armand Marsick, professeur au Conservatoire de Liège, devait exécuter différentes œuvres composées par Martin-Pierre. Et les plus illustres parmi les nombreux élèves du maître regretté, le maestro roumain Georges Enesco, le maître violoniste tchèque Carl Flesch, et le grand soliste français Jacques Thibaud, avaient accepté de venir, gracieusement, saluer dans sa petite ville d'origine la mémoire de leur professeur.

Ce fut devant une salle comble où se compa- taient des musicologues étrangers venus de Suisse, de Hollande, de France et d'Allemagne, que les diverses parties exécutèrent, outre les œuvres les plus populaires de Martin-Pierre Marsick, des œuvres de Jongen, Rasse, Vivaldi et Armand Marsick.

Après avoir le professeur Alexis avait brièvement décrit ce qu'avait été l'existence laborieuse et enchantée du maestro qui, né à Jupille, le 8 mars 1847, d'une famille d'artisans, fut par miracle poussé par son père, fou de musique comme la bonne partie des Liégeois, vers le Conservatoire de Liège, et enfin envoyé au Conservatoire de Bruxelles aux frais de la Princesse de Chimay qui, l'ayant entendu jouer, par le plus grand des hasards, voulut aider cette vocation à se former selon les

régles les plus pures et les plus savantes. Enfin, le Conservatoire de Paris devait accueillir le jeune violoniste, alors doté d'une bourse par le Gouvernement belge. Deux années d'études particulières avec Joachim, à Berlin, faisant de lui le virtuose qui devait connaître les plus grands succès à Paris, en Europe et en Amérique et, comme professeur au Conservatoire de Paris (où il succéda à Sauzey, en 1892) être l'un des animateurs de cette école liégeoise de violon qui constitue l'un des plus beaux fleurons de l'école musicale franco-belge.

Jacques Thibaut, qui avait accepté de saluer la mémoire de celui qui avait fait de lui un musicien, sut le faire avec une simplicité pleine d'émotion, mêlant l'analyse technique, le trait humain et l'ancédote pour dépendre mieux Martin-Pierre.

Il le montre aussi soucieux de ses élèves que de lui-même, ne leur cachant rien de ses expériences, de sa science splendide si péniblement acquise, et les aidant de toutes les façons et des plus généreuses. Marsick n'était pas dur, dit-il, il était sévère. S'étant intéressé à moi, il se désolait parce que je ne travaillais pas assez. Ce qui était vrai. Quelques jours avant que je n'entre en lice pour essayer de décrocher mon premier prix, Martin-Pierre s'était rendu dans mon logement modeste d'alors, un cinquième étage de Montmartre, attendant dans le froid escalier juste assez de temps pour constater que je ne travaillais pas. Faisant irruption dans ma chambre, il me trouva, en effet, jouant aux cartes avec mes frères et quelques amis, sans nul souci de la rude épreuve qui m'attendait. Après m'avoir, en termes tantôt vifs tantôt désolés supplié de travailler, mon bon maître me contraignit à le suivre, et m'enferma chez lui pour les six jours qui me séparaient du concours. Il fallut travailler sans cesse. Et c'était dur et merveilleux. Mais aussi ce fut le succès...

Faut-il s'étonner que lorsqu'un tel homme eut démissionné du Conservatoire et fondé une école privée de violon, l'équipe des plus doués vint se constituer chez lui et s'assimiler son enseignement?

Enfin, dans la petite cité wallonne, trois des plus fins violons d'Europe résonnèrent des plus purs chants composés par Martin-Pierre. Avec délicatesse Carl Flesch détailla Reverie, composition empreinte de sensibilité frémissante. La sensualité lourde et puissante jointe au jeu « spectaculaire » d'Enesco, mit en valeur le sentiment plus dramatique du Songe. Enfin, Thibaut fut net, ferme et plein d'allure dans le Scherzando, délicieuse d'originalité, admirablement écrit pour le violon.

Il fut surprenant d'entendre les trois illustres disciples de Martin-Pierre Marsick interpréter le Concerto pour trois violons accompagnés d'Antonio Vivaldi. Semblable régala est-il courant, même à Paris? Heureux Jupillois! Et heureux touristes que le seul hasard mena vers Jupille ce jour ensoléillé de Pentecôte.

Le soir, le bourgmestre de Jupille, l'excellent Henri Warnant, un probe et intelligent ouvrier mallon, disait à chacun sa joie, avec des mots touchants et simples qui n'ont pas de pair.

FLOUQUET.

# MOSCOU

## attaque!

### La "Croisade des Patries" (A. S. B. L.)

Avez-vous lu cet « Appel à tous »? L'influence délétère de Moscou, sournoise ici, insolente là-bas, se fait partout, de plus en plus pressante.

Le moment est venu d'opposer à la marche en avant des idées communistes le rempart millénaire des idées traditionnelles.

Mais ce rempart tombe en ruines. Il faut le redresser, le consolider, le rendre inexpugnable. Pour ce faire, toutes les bonnes volontés doivent s'unir.

« Action et Civilisation » — Association sans but lucratif — n'a pas d'autre objectif.

Voilà qui me paraît définitif, et je conseille aux amateurs « l'influence délétère de Moscou », aux humoristes l'« Association sans but lucratif ».

« Action et Civilisation » (A. S. B. L.) se propose donc de restaurer le « rempart millénaire des idées traditionnelles » qui, — l'aveu me touche —, « tombe en ruines » Jolie besogne.

Pour ce faire, « Action et Civilisation » organisera des conférences, des débats (on sait ce que cela veut dire: entrée interdite aux suspects et chœur de flies à l'entr'acte), des visites de casernes, d'usines, de prisons, lesquelles vous feront reconnaître « qu'il fait meilleur vivre chez nous qu'en U. R. S. S. » (je me demande d'ailleurs comment ceux qui ne sont jamais allés là-bas, pourront comparer, — mais passons). Il est certain, il est de toute évidence que nos prisons sont charmantes, mais j'ai tout de même l'impression que ça n'est pas très poli pour les touristes d'« Action et Civilisation »...

Enfin, n'hésitez plus un jour, plus une heure: « Vous qui aimez votre Patrie, votre famille, votre clocher, votre maison, votre droit à l'héritage (sic), affiliez-vous à « Action et Civilisation ».

Vous y côtoyez d'ailleurs des gens très bien. Voyez le comité d'honneur: comte de Broqueville, Adolphe Max, Emile François, Paul Segers, Henri Jaspar, P.-E. Janson, « minisses », François Coty, parfumeur, Georges Vaxelaire, chef de bande, et des généraux, et des « propriétaires » (re-sic), et encore des généraux, et encore des chefs de bande.

Il faut que tous sachent la vérité. Pour cela, à chacun de la connaître. En effet.

C'est pourquoi nous affirmons que dans aucun pays, jamais un gouvernement n'oserait traiter les ouvriers comme les traitent les maîtres dompteurs de Moscou. Encore vrai: voyez Tom Mooney, Sacco et Vanzetti, Robert Elliott-Burns, Tayenne, Sturbois, et autres.

Sachez que la Terreur communiste a coûté la vie de 1.900.000 êtres humains, dont 1.400.000 prolétaires. La Croisade des Patries, elle, en 1914-18, atteignait 15 millions (il est vrai que dans ces 15 millions, il n'y avait ni les 12.878 évêques et fonctionnaires ni surtout les 153.000 policiers et gendarmes de la statistique moscoviote, — selon « Action et Civilisation », bien entendu).

Et tous les jours encore les Rouges assassinent des paysans et des ouvriers, sur le Dniester et partout. Et voilà le crime à la chaîne...

La Croisade des Patries, elle, s'intéresse au sort des indigènes de la colonie établis dans la mère Patrie. En leur faisant distribuer les tracts (1) d'où j'extraits ces lignes en en faisant des valets et des chiens de garde.

« Action et Civilisation »... Evidemment, évidemment.

Et, pendant ce temps, le chômage sévit, 15 millions d'hommes continuent de crever de faim, avant le crever... autrement. Toujours par les bons soins de la « mère Patrie » (A. S. B. L.)

Combien de temps encore les coups de pied au cul continueront-ils de se perdre? C'est l'une des questions qu'il s'agit, aujourd'hui, de résoudre.

G. D.

(1) 35 francs le mille, au C. C. P. 853.220. Qu'on se le dise.

### Le canard a bon bec...

La Conférence du Désarmement est entrée en sommeil. Mais ce sont les Forges qui ronflent...

On fait, dans l'armée, des conférences « pour l'accroissement de la population ».

Autrement dit, le consommateur s'adresse directement au producteur.

Sécurité! Désarmement! Sécurité des armements. (Le Canard Enchaîné.)

# CINEMA

## Misère du cinéma

### KASPA

Le succès de Tarzan et l'accueil réservé aux lions du Signe de la croix, l'attrait inépuisable, sur le bon public, d'une Afrique de carton peint, l'existence de deux ou trois champions de natation encore inemployés, nous laissent sans peine prévoir que, sans tarder, l'on « remettrait ça », et que les écrans du monde, déjà pas mal encombrés de navets, auraient à subir un nouvel assaut d'hommes-singes, lions, serpents, ou autres.

Et voici Kaspas, film, comme dit un placard, « à sensations » (sic), recommandé tout spécialement aux humoristes et aux dames d'âge mûr. Kaspas, c'est Buster Crabbe, tout comme Weissmuller champion de natation (quand je vous le disais!) tout comme lui splendide et intelligent, ce qui ne manque pas, joint au spectacle de ses muscles tentants l'invité de ses yeux d'enfant vers des joies toutes nouvelles, innocentes, spectaculaires et brutales, de troubler plus qu'à demi, les spectatrices palpitantes.

L'intrigue me paraît valoir d'être contée ici.

Nous sommes en 1911. D'honnêtes explorateurs blancs se proposent d'aller taquiner le lion, en emmenant Bébé, et le font. Mais le lion, lui, semble d'un avis différent, et un jour que Bébé est parti en promenade, emportant un couteau qui semble bien être la seule arme de la famille, vous bouffent monsieur père et madame mère en moins de temps qu'il n'en faut pour croquer un toast. A son retour, Bébé ne trouve plus que quelques ossements disposés avec soin, ce qui d'ailleurs semble le toucher fort peu. Il se met à parcourir la brousse, toujours avec le couteau, et s'en va rendre à la famille lion qui le fit orphelin une visite de politesse. Il se trouve si bien accueilli qu'il décide de passer là le restant de ses jours. Fin du prologue.

Nous sommes en 1933. Bébé est devenu un homme, et des plus réussis (je me demande par exemple où et comment il a appris à se raser). Il ne parle pas, mais rugit, ce qui est net. Il a toujours le couteau.

Mais ses lions (de vrais moutons) ont faim, et non loin de leur aire est venu s'installer un explorateur blanc, avec nègres et bœufs. Si bien qu'ils ne tardent pas à donner dans une chausse-trappe des mœurs conçues. Kaspas les suit, naturellement, et est refait avec eux. Un directeur de cirque qui passait par là, décide de s'intéresser à lui, si l'on peut dire, et l'emène par delà les mers, à New-York. A l'instant de débarquer, il trouve moyen de se défilier (à la nage, bien entendu), et plantant là lions et directeur, s'en va semer dans les quartiers aisés une petite panique freudienne. Il s'introduit enfin chez deux jeunes filles « bien », dont l'une, visiblement en appétit, décide de s'occuper de son sort. Elle le ramène au cirque, où Kaspas se livre à quelques ébats fraternels avec ses lions ivres de drogue. Et le cirque s'en va, et la jeune fille le suit. Elle enseigne à Kaspas quelques rudiments de langage humain, de quoi lui permettre de lui faire la petite déclaration qu'elle attend: « Je t'aime. Partons ensemble ». Préférant dès lors la gazelle aux lions, ce qui reste dans la ligne, Kaspas laisse tomber ceux-ci pour suivre sa jolie dompteuse, et il est regrettable que le metteur en scène ne nous en apprenne pas plus sur une méthode de travail qui doit être pleine d'attraits.

Mais ce n'est pas tout (ce serait trop beau).

Durant que nos lionceaux se livrent à leurs jeux, un incendie se déclare au cirque, et lâche dans la cité un contingent d'éléphant, dont le savoir-faire en remonterait à Scarface en personne. Justement inquiet sur le sort de ses lions, Kaspas ne fait qu'un bond jusqu'à eux, et les met à l'abri du danger. Ici encore éclate tout l'odieux de la spéculation que représente ce genre de films: le metteur en scène, qui tantôt, faisait combattre dans un enclos de deux mètres sur trois un lion drogué et un taureau toutes cornes dehors, met aux prises à présent, et tout aussi gratuitement, un autre lion et, cette fois, une panthère. C'est un spectacle écœurant, qui ne manque pas de porter le public trépanant au comble de l'excitation (le sadisme des foules est connu: il serait peut-être décent de le satisfaire un peu moins).

Enfin tout rentre dans l'ordre, c'est-à-dire que Kaspas repart vers l'Afrique, suivi de ses lions et de sa petite amie.

Il dit: « Ici plus de cage ». Et elle: « Attends voir celle que je vais te construire ».

C'est le mot de la fin.

OOO

Je m'explique mal l'indulgence de certains critiques à l'égard non seulement de la bêtise, mais de la cruauté imbécile que représente un tel film. Eux qui, avec le public, pour le public, crient au candidat devant des œuvres dont la prétendue outrance sera bien souvent que l'expression d'une révolte profondément humaine, admettent les pires saletés, dès l'instant qu'elles satisfont quelque besoin bas de la foule sans troubler l'ordre sacro-saint. J'aimerais, dès lors, que l'on parlât un peu moins de « morale »...

Kaspas, film indéfendable, odieux, et d'un ridicule dont on se rend mal compte qu'il puisse échapper à d'aucuns.

Mais, comme écrivait à propos du Signe de la croix, Michel Mirowski (1), « le lion sera à la mode cette année. D'autres films suivront, aussi inéptes, aussi plats. »

On n'a pas fini de rire. G. DERYCKE.

(1) Dans Documents 33.

## Actualités

× Joan Crawford, qui a obtenu son divorce d'avec Douglas Fairbanks Jr, il y a quelques jours, va bientôt commencer un nouveau film, Dancing Lady, avec Robert Montgomery, sous la direction de Robert Z. Leonard.

Dans le film, The Prize fighter and the Lady, qu'elle tournera par la suite et que Josef von Sternberg réalisera, elle aura comme partenaire Clark Gable.

× Charlie Chaplin commencera son nouveau film vers la fin juin. Le scénario de son film est beaucoup dans le genre de son dernier, City Lights, c'est-à-dire que l'action se déroulera dans la rue. On annonce comme sa partenaire Paulette Goddard. (Pour Vous.)

× Haughman's Whip sera le titre du premier film américain de Dorothea Wieck.

# Le théâtre à Paris

## Loire

4 actes de M. André OBEY, au Vieux-Colombier

M. André Obey, auquel La souriante Madame Deudet a valu, il y a quelques années déjà, une manière de célébrité, semble être devenu le fournisseur attitré de la Compagnie des Quinze, jeune ensemble plein de foi formé par Jacques Copeau et qui tente d'animer les solives austères de ce qu'on appelait lors de la glorieuse époque « les Folies-Calvin ». Après La Bataille de la Marne, Noël, Le Viol de Luerèce, voici Loire, sorte d'allégorie en quatre actes bien propre à éveiller nos perplexes méditations.

M. Obey joue la difficulté: amener au théâtre des entités abstraites, faire parler des animaux, donner vie à des symboles, Shakespeare a toujours voulu donner à ses personnages forme humaine; M. Giraudoux dans Intermezzo n'a fait parler les forces naturelles que par le truchement ingénieux du spectre et d'Isabelle. M. Obey, par contre, nous montre le chien, le hibou, le renard, — la loire sous les espèces d'une vieille reine déchuë et irritée, le visage lourd de fatigue et de souffrance — une sorte de lady Macbeth courroucée.

Cinq jeunes femmes, des filles vêtues de gris et de noir s'affrontent en de continues disputes. Mères et filles — Loire et Indre, Creuse ou Cher — souffrent de ne rouler que des eaux rares et boueuses. Elles attendent dans la douleur la crue libératrice, qu'elles sentent en elles et qui les travaille comme une gésine. La même Loire se plaint amèrement des hommes qui l'ont endiguée, canalisée, domestiquée,

qui ont jeté sur elle des ponts aux arches obscènes, qui l'éventrent avec l'étrave des bateaux. Elle attend, farouche, la vengeance: ses filles et elle-même et les génies des eaux montent à l'assaut des terres, renversent les faibles résistances que veulent leur opposer les hommes, envahissent les villages, surgissent les maisons — puis se retirent. Et c'est la lente renaissance de la terre, le retour des paysans. Les terres gonflées de suc donnent un raisin splendide et mère Loire s'attendrit...

On comprend combien il est difficile de faire vivre cette fable à la scène. Poésie de l'eau, couplets bucoliques, langage imagé et naïf, restriction, parler patoisant (on dit: Grand merci, biau chère, ta Louère, etc.). Tous ces moyens ont été mis en œuvre par M. Obey. S'ils réussissent à faire illusion pendant un acte, les trois autres n'échappent pas à l'ennui. Que serait-il si l'œuvre n'était pas défendue par l'excellente compagnie des Quinze dont tous les acteurs ont un don de stylisation et une science de l'attitude étonnantes et dont les groupements scéniques tiennent du miracle? En vérité, M. Obey pêche par excès de fécondité. Il verse dans une poésie imprécise, rustique et facile. Les forces naturelles lorsque ce n'est pas un génie qui les meut, risquent fort de s'enlisier dans les couches de soleil, les ciels flamboyants et les vastes étendues d'eau. Si le hibou aux yeux lumineux fait hou-ou-hou pendant plusieurs actes, il n'en résulte qu'un pittoresque de basse-cour. Ce n'est pas là le poème ample, large et lumineux que mérite une des plus enchantées régions de la France. G. ARONSTEIN.

# au club de l'écran

à l'occasion de l'exposition internationale de la photographie et du cinéma

Mardi 20 juin, à 20 h. 30  
CASINO-CINE, 38, chaussée de Louvain

## Applause

Film de Rouben

## MAMOULIAN

Musique de l'architecture par Alex. Hackenschmidt

Prix des places: 10 francs; membres: 7 francs

Mardi 27 juin, à 20 h. 30  
PALAIS DES BEAUX-ARTS

Séance consacrée à

## L'architecture

Programme détaillé la semaine prochaine

Jeudi 22 juin, à 21 heures.

## PALAIS DES BEAUX-ARTS

(Salle des Conférences)

Présentation par le cinéaste

## Stephen GREENE

d'une série de FILMS SCIENTIFIQUES

Prix des places: 7 francs; membres: 5 francs

Mardi 4 juillet, à 19 h. et 21 h. 15.  
CASINO-CINE, 38, chaussée de Louvain

## Jdée, de Frans Masereel

Enthousiasme, de Vertof

# Le ROUGE et le NOIR

## Chemises bleues au pays noir

(Suite de la première page.)

Et de voir ce cortège incessant monter des hameaux voisins vers le plateau de Farciennes, longer les champs glorieux, de voir au loin, sur des plans étagés, flotter, si hauts que fussent les blés, le rouge des étendards, de voir cette colonne en marche, serpentant au gré des routes et d'entendre toujours ces vingt mille voix humaines, d'entendre cela et de le voir, il semblait bien, oui, que cette masse d'hommes fût en marche vers la conquête; et d'écouter chanter pour la cent millième fois: « C'est la lutte finale! » on se prenait à croire qu'enfin on l'allait voir.

Bien sûr, on n'en vit rien: car ce n'était ni le lieu ni l'heure et que ce cortège rouge ne tendait qu'à être une démonstration. Mais d'avoir éprouvé tant de force latente, et d'avoir senti battre tant de cœurs en révolte, je crois mieux, à présent, qu'au jour expiatoire, quand l'ordre en sera donné, la masse entière des travailleurs, des miséreux, des maltraités, se dressera avec d'autant plus de violence qu'elle a bassemment courbé l'échine. Et lors, elle cessera de réclamer vainement son dû, son droit à la vie, au soleil, aux richesses du monde; elle cessera de réclamer tout cela pour le prendre où il est, et ainsi l'obtiendra par la force bien mieux que par la raison.

× × ×

Qu'il y eût, l'autre jour, à Farciennes, quelques bourgeois épouvantés ne sera pas pour vous surprendre. Ni qu'ils hurlassent avec terreur: « Mais où sont les gendarmes? » Heureusement pour eux, les gendarmes n'étaient point là, mais consignés dans une ferme qu'ils eurent bien soin de ne pas quitter quand le cortège, passant tout près, lançait à tous les échos: « Crosses en l'air! Crosses en l'air! »

Comme à Dixmude, quand les flamands s'assemblent, c'est la maréchaussée qu'on avait mise à l'ombre et non les manifestants. La force s'incline devant la force.

Et même notre ministre équestre avait-il poussé la gentillesse jusqu'à prêter aux jeunes gardes antimilitaristes cinq mille paillasses de l'armée, pour qu'ils pussent mieux dormir et érier le lendemain avec plus de force: « A bas Devèze, il faut le pendre! »

Quant à Lippens, autre ministre — de l'Instruction publique, si bouffon que cela paraisse! — il a montré une fois de plus son manque total de sens politique en reprochant au bourgmestre de l'endroit d'avoir cédé aux manifestants, les écoles transformées en dortoirs. Qu'il sache que les écoles (celles où l'on apprend qu'il y a une justice, que tous les hommes sont égaux), qu'il sache que les écoles appartiennent au peuple, autant que les prisons, et que le peuple en usera chaque fois qu'il jugera bon, avec ou sans sa permission.

× × ×

Il y eut des discours. C'est l'instant névralgique de manifestations de l'espèce. De ces discours on aura retenu surtout ceux de Vandervelde et de Godefroid. Vandervelde qui est avec l'extrême-gauche du parti, sans

l'être tout à fait, tout en l'étant, mais qui trouve pour exposer cela des formules si parfaites, qu'on l'applaudit de confiance. « Mon cœur est souvent à gauche, dit-il, si ma raison est quelquefois à droite. » Fernand Godefroid, l'animateur magnifique de ces troupes de combat, qui sont à l'extrême-pointe du parti, sur lesquelles il semble bien qu'on puisse résolument compter et qui veillent — mieux que par des résolutions qui traduisent mal, souvent, les vœux de la classe ouvrière — qui veillent à ramener le parti dans l'esprit révolutionnaire hors duquel il ne peut que mourir. « Mourir pour mourir, dira Godefroid, il vaut mieux que ce soit pour le drapeau rouge que pour le drapeau national! Dictature pour dictature, plutôt que celle du capitalisme nous voulons la dictature prolétarienne! »

C'est au moment de ces paroles-là, plus qu'à tout autre moment, que les cœurs battaient à l'unisson; c'est à ce moment-là, je ne crains pas de le dire, que tous ceux qui étaient présents, tous, eussent dans la minute même donné leur vie, s'il l'avait fallu, pour la conquête de leur idéal.

Ces minutes-là ne sont point si nombreuses dans l'histoire des démocraties, qu'il ne faille s'y appesantir un peu. Mais aussi elles sont passagères comme les minutes mêmes. Et c'est d'en user à l'instant qu'il faut, avec l'esprit et le courage qu'il faut, qu'on attend de ceux qui veulent assumer la charge redoutable et méritoire de conduire les hommes vers un destin plus digne.

Voilà pourquoi, d'avoir senti confusément vibrer dans l'air ces vérités, d'avoir réalisé que l'heure glorieuse de la justice et de la fraternité sonnerait quand et comme le peuple le voudra, voilà pourquoi ceux qui furent à Farciennes à la Pentecôte en sont revenus reconfortés.

× × ×

Et au retour, de toutes les contrées voisines, ils ont pu contempler l'immense bassin minier de ce qu'on nomme le Pays Noir: ses hauts fourneaux crachant le feu, ses terrils qui attestent du travail des hommes, ses champs qui se glissent au moindre endroit qui se peut cultiver, la Sambre sinieuse qui pousse dans la vallée les marinières tranquilles, et les fermes actives et le bétail dolent, tout cela qui, dans un monde égal, dirait la joie de vivre et le bonheur des hommes!

Ah! oui, tous ceux qui firent la richesse de ce sol, aux mille veines charbonnières, miné partout, et où à tout instant des hommes travaillent pour d'autres hommes, sous le plateau même d'où tantôt s'élevait le serment des Jeunes Gardes, tous ceux qui œuvrent de leurs bras et qui produisent — qui, le charbon, et qui, le blé — ils ont raison de se compter et de menacer, de réclamer leur part et de la conquérir: car ce sol est à eux, cette terre est à eux, ce charbon est à eux et ce blé est à eux. Comme aussi le soleil qui luit par dessus ces richesses et sous lequel vivra, un jour, le monde heureux où tous auront leur place.

Pierre FONTAINE.

légal, puissent être considérés, en temps de paix, comme déserteurs;

Proteste énergiquement contre l'emprisonnement des miliciens de réserve Léo Campion et Hem Day.

Décide de mener une action énergique en faveur de leur libération;

Invite toutes les organisations désireuses de se solidariser avec cette action à soutenir le Comité d'Action pour l'Amnistie dans sa campagne;

Et porte ces faits à la connaissance du public, par tous les moyens en son pouvoir.

## Chemins de fer français

Voici le temps des voyages. Si vous entreprenez le pèlerinage de Lisieux, profitez du déplacement pour visiter les sites de la pittoresque Normandie: Trouville, l'Estuaire de la Seine, le port du Havre, Rouen, la ville Musée, et complétez enfin votre tournée par l'excursion si facile et si économique de la Seine Maritime.

La Compagnie Rouennaise de Navigation organise tout l'été d'agréables croisières entre Rouen, le premier port de France, la ville aux cent clochers, et le Havre, tête de ligne des grands transatlantiques.

Cent trente kilomètres en bateau sur la Seine parmi des sites enchanteurs et des paysages de toute beauté.

## En prévention de Conseil de guerre

(Suite de la page 1)

Le 3 mai et les jours suivants, comme sœur Anne, je ne vis rien venir, j'en déduisis que le cas était classé, et rendis même hommage à ce propos, dans un récent article, au pacifisme de M. Devèze.

L'affaire eût dû en toute logique en rester là. Mais, M. Devèze, de moins en moins convenable, fit arrêter, le 6 juin, à 1 heure, mon ami Hem Day, secrétaire du Comité International de Défense Anarchiste, membre du War Resisters' International, coupable d'avoir renvoyé son livret militaire avec le mien. Solidaire de mon camarade, je me suis constitué prisonnier dans les 24 heures et suis actuellement, emprisonné, en prévention de Conseil de Guerre.

A la veille de cet événement il sied que je situe nettement et clairement ma position dans cette affaire: je suis libertaire, et par conséquent internationaliste et antimilitariste; je me déclare objecteur de conscience et de raison, posant là, de par ma base philosophique, un geste antiautoritaire. Et je reprends à ce propos cette phrase de Gaston Rolland: « Quand un geste humain est illégal, tant pis pour la loi ».

L'objection de conscience ne consiste pas uniquement comme on le suppose communément à refuser le service militaire. L'objection de conscience consiste à se refuser à poser un acte qui n'est pas en accord avec sa conscience; cet acte pouvant être le refus de service militaire, comme cela se présente le plus souvent actuellement, et comme c'est mon cas, aussi bien que des attitudes déterminées dans des domaines tout différents, comme celles qu'eurent à leur époque, Jésus, Jean Huss, Gallée, le Chevalier de la Barre, et tant d'autres.

C'est extrêmement simple d'être objecteur de conscience. Il suffit de dire: Je ne puis, car je ne dois, et d'y conformer ses actes, sereinement, quoi qu'il en coûte. Une seule chose est indispensable, principalement et initialement, c'est d'avoir une conscience.

Une conscience est une chose qui ne court pas les rues, et c'est un bagage bien encombrant dans une société qui est le fruit de vingt siècles de Civilisation. Aussi, quand on en a une, et on a aucun mérite à cela, si ce n'est celui de l'originalité, il faut s'en servir, car pérorer, discourir, palabrer, temporer, ne sont pas des actes positifs. Dans la lutte à mener contre l'Autorité, les régimes étatiques qui en découlent, les injustices, les inégalités, les iniquités sociales qui en résultent, les cataclysmes qu'ils préparent et les militarismes, — tous les militarismes — qui les soutiennent, nous devons, par tous les moyens: violence, non-violence, insurrection, refus de servir, grève générale, sabotage, actes individuels, provoquer la révolution nécessaire, d'où naîtrait peut-être l'éclosion d'une régénération du vieux monde dans un idéal de Liberté, de Paix, et de Fraternité Universelles.

Si le Conseil de Guerre ne le comprend pas, c'est qu'il sera composé d'officiers aussi héroïques que décorés, dont le moins qu'on pourra dire, pour leur trouver une excuse, ne sera pas qu'ils travaillent du chapeau ou plutôt du képi, mais bien qu'ils trépigent du couvre-chef.

... Aussi vous l'avouerez que je n'ai aucune appréhension à l'idée de passer en Conseil de Guerre, et pour cause:

Il y a quelques années, comparaisait devant la juridiction militaire de Mons, un officier de l'armée belge qui avait tué sa femme parce qu'il était cocu.

Au risque de compromettre les fiançailles des officiers désireux de convoler en justes noces, le Conseil de Guerre acquitta le prévenu, sous prétexte qu'il fallait sauvegarder l'honneur de l'armée.

Aussi vous comprenez bien que je n'ai rien à craindre d'un tribunal qui acquitte un assassin, moi qui vais y comparaître parce que je refuse d'assassiner!...

En ce faisant, le Conseil de Guerre sauvegardera encore une fois l'honneur de l'armée, qui n'a rien à gagner à vouloir compter dans son sein des hommes qui la combattent.

J'attends donc avec confiance mon acquittement, avec félicitations du Jury.

Si cette prévision ne s'accomplissait pas, j'en déduirais que ce qui est logique prendrait une tournure dont nous reparlerions.

Léo CAMPION.

## Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

### PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine

Prix d'entrée: 5 francs.

ou en la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière).

Prix d'entrée: 4 francs.

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Ce soir, Mercredi 14 juin, à 20 h. 30

31<sup>e</sup> débat de la saison.

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

M. MIL ZANKIN

ouvrira le débat sur:

## Comment on prépare la guerre et comment l'empêcher

L'Internationale Sanglante des Armements existe-t-elle? Prépare-t-elle la guerre? Compte-t-elle des représentants en Belgique? A-t-elle une influence sur les gouvernements, la diplomatie, la presse? Comment se défendre? Faut-il protéger la frontière de l'Est? Les forts tiendront-ils? Que fait-on contre la guerre chimique? Les soldats marcheront-ils? Que faire en cas de guerre?

Orateurs inscrits dès à présent:

Walter DAUGE, de la Fédération boraine du P. O. B.;

G.-P. WEIL, pharmacien;

Mil ZANKIN, homme de lettres.

Sont également conviés: Le major BROUYERE, MM. Albéric de FRAIPONT et Robert LEJOUR.

Mercredi 21 juin, à 20 h. 30:

32<sup>e</sup> débat de la saison.

EN SALLE DES HUIT HEURES

M. Pierre LANDSVREUGT

Directeur des éditions l'Eglantine

ouvrira le débat sur

A QUOI SERT LA LITTÉRATURE?

Lit-on encore et que lit-on? La littérature doit-elle être au service de l'action? L'art et la crise. Qu'en pensent les écrivains, les éditeurs, et le public?

Mise en accusation

des livres les plus caractéristiques

parus pendant la saison

Mercredi 28 juin, à 20 h. 30:

33<sup>e</sup> débat de la saison.

SALLE DES HUIT HEURES

COMMENT SUPPRIMER LE CHOMAGE?

Que demandent les chômeurs: de l'argent ou du travail? Qu'attend le gouvernement pour instaurer une politique de grands travaux? Le chômage devient-il endémique? La crise finira-t-elle un jour? Est-il utile encore d'apprendre un métier?

Mercredi 5 juillet, à 20 h. 30:

34<sup>e</sup> débat de la saison.

EN SALLE DES HUIT HEURES

M. Charles PLISNIER

ouvrira le débat sur

LS INTELLECTUELS

POUR OU CONTRE LE CAPITALISME

Compte rendu des séances des 24 et 31 mai

## A la Tribune du Rouge et Noir

Des circonstances matérielles nous ont empêché de donner des comptes rendus détaillés des deux derniers débats.

Le mercredi 24 mai, c'est notre ami Philippe Lamour, du barreau de Paris, directeur de Plans, qui acclamé par l'auditoire a ouvert le débat sur la Presse d'aujourd'hui.

Avec son éloquence coutumière, il a brossé un alerte tableau de la presse parisienne: les journaux qui sont de simples affaires commerciales, les journaux de partis, les journaux qui servent la politique de tel personnage déterminé (que ce soit M. Coty ou M. Tardieu), les journaux soumis au gouvernement, à la préfecture ou à telles ambassades, et les journaux vendus comme le Temps qui est devenu — comme chacun finira bien par le savoir — la propriété du Comité des Forges. Plusieurs orateurs prirent ensuite la parole, notamment M. Paul Ruscart et T. Illion. Un débat public fort animé permit de préciser la position de certains journaux belges. Puis M. Lamour répondit aux nombreuses questions posées et montra, textes en mains, en usant des journaux français et belges

parus le jour même, comment les consignes propres à chaque journal apparaissent dans l'interprétation d'une seule et même information commentée différemment dans tous les journaux.

Le mercredi 31 mai, c'est le docteur Marcel Viard, professeur à l'école de psychologie de Paris, collaborateur du docteur Vachet, qui ouvrit le débat sur ce sujet: « La femme est-elle l'amie ou l'ennemie de l'homme? ». Le docteur Viard montra comment s'affrontaient, se comprenaient, ou se méprénaient les caractères féminins et masculins, selon leurs tempéraments, leurs réactions psychologiques et physiologiques. On entendit ensuite M. Fernand Rigot à la dialectique savoureuse, M. Paul Neuhuys, poète, qui fit dans la littérature une incursion pleine de charme, M. Jean Dess qui conjugue avec bonheur la fantaisie et la sagesse, et dans l'auditoire nombre d'interpellateurs parmi lesquels Mme Nelly Gillet qui posa le problème sur un plan humain et social, et fit rebondir le débat. Le docteur Viard répliqua savamment et l'on sut ainsi comment réaliser les bons et les mauvais ménages.

## Au Club du Faubourg à Paris

Samedi 17 juin, Crystal-Palace, à 14 heures, débat sur Le Théâtre et les Israélites. Conférence contradictoire par M. Gaston Rageot sur Le Métier de vivre. Et M. Palmieri, avocat à la Cour, sur L'arrestation arbitraire de Mlle Breton.

Mardi 20, Salle Wagram, à 20 h. 30, la danseuse hindoue Nyota-Inyoka, l'étonnante mime Belle Reine, les Auditions discutées. Débat sur La mode d'été. Et l'écrivain Henry Champluy sur le Chemin de Chang-Haï.

Jeudi 22, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, Francis Delaisi sur Les causes financières de la crise mondiale. Pierre Hamp sur La mort de l'or. Et débat sur OÙ va la France?

Samedi 25, Crystal-Palace, 14 heures, Bourgeoisie et Révolution avec Alfred Lavauzell. L'ancien député Aristide Jobert sur Ce que j'ai vu au Parlement. Le dessinateur Bils sur Types du Faubourg, avec démonstrations.